Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **128** sur **128**

Nombre de pages: **128**

Notice complète:

**Titre :** La publication de "La terre" / Maurice Le Blond

**Auteur :** Le Blond, Maurice (1877-1944). Auteur du texte

**Éditeur :** Edgar Malfère (Paris)

**Date d'édition :** 1937

**Sujet :** Zola, Émile (1840-1902). La terre

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** In-16, 123 p., plans

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 128

**Description :** Collection : Les grands événements littéraires. 5e série

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9612130n](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9612130n)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, Z FRANCE-890

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32359491m>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 19/10/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

LES GRANDS ÈVÛNBM HM 7S

£, y ITTÊRAÈRES

\\ -U CRICE LE BLOND

de

A ,JiL. ufili A iifc» -SL..

Sonflp. r:ar,cr;i§e raniMs Liuêrsirss 81 Tecjinîpes rj, RUE HAUTËi'KUll.i.K, PARIS (»\* it.lh'.A R MÀLFKKK, DIRECTEUR

a Solaire 'z.

20 »

U ú 1. i'

.... 12 » ... 12 1 ... 2U » André F ii»« \_ » R.-M. HERMANT. — isatl Pamphlets i2 » Lucien JACQUES. — La Paque dans la Grange 12 » Tristan Klingsor, — Humo e ques 12 » — ch h r zade 12 » — P s de Brugnon 12 » Loys L beque. — Le J i oi m tique 12 » Philéas LEBESG- E. — L ;; l..ha ns de Margot 12 » MAGA'i-BoisK rd.— et le ¥ imier ... 20 » A^pho?ise M '.T ' t. — L livr des Soeurs 12 » — Cahi noir 12 » — Ne urnes 20 » Henri Mus- ilr . 1 Franciade 12 » Fra-Npois Nfbvivx-, L Se r t partagé 12 » Louis PA YEN - L C u,. d' mbre. ]. 12 » Jean ROYÈRE. 0 SI'S È es 12 T CH. DE SAINT-CYR. — Le li d I eult 12 » ALPHONSE Séché. — Un petit to ■ d'éternité 15 » TuÉe Varlet. — Aux libres jardins 12 » JnLiB-v Vo NCE. — Le li v re des Haï-Kaï 15 »

Traductions du grec et du latin

par Thierry-Sandre

Jea^vIeco.. j livr d ...iers 12 » \* - - ■ !!"".!! 12 JJ ....... 12 » - ' ' - 12 » • ■ - ... j »

1 de ma m r. lut.

™

LES GRANDS ÉVÈNEMENTS LITTÉRAIRE

Histoire littéraire et anecdotique des chefs-d œuvre français et étranger publiée sous le direction de

MM. Antoine Albalat, Henri d'Aimeras, André Bellessort et Joseph Iœ Gi

/ Henri d'AJ,MÉRAS Le Tartuffe, de Molière.

| Éd. BENOIT-LÉVY tes Misérables, de Victor Hugo.

1 Jules BERTAUT Le Père Goriot, de Balzac. V René DUMESNIL La Publication de Madame Bovary.

•2 1 Félix GAIFFE Le Mariage de Figaro.

-S 1 Louis GIMBAUD Les Orientales, de Victor Hugo. M Y Joseph LE GRAS Diderot et l'Encyclopédie.

\* J Henri LYONNET Le Cid, de Corneille.

'q / Comtesse J. DE PANQE De l'Allemagne, de Mme de Staël.

f Alphonse SÉCHÉ La Vie des Fleurs du Mal. Louis THUASNE Le Roman de la Rose.

\ Paul VULLIAUD Les Paroles d'un Croyant.

! Antoine ALBALAT L'Art Poétique, de Boileau. ;

Jl enri D'ALMÉRAS Les Trois Mousquetaires. i A. AUGUSTIN-THIERRY Récits des Temps Mérovingiens. Albert AUTIN L'Institution Chrétienne, de Calv'u S Georges BEA UME Les Lettres de Mon Moulin. M René BRAY Les Fables, de La Fontaine. | Raymond CLAUXEL Sagesse, de Verlaine. j\* YVES LE FESVRK Le Génie du Christianisme.

Ph. VAN 'J'IFGHFM La Nouvelle Héloise. | Maurice MAGENDIE L'Astrée, d'Honoréd'Urfé. | Georges MONGRÉDIEN Athalie, de Racine. ri Ernest RAYNAUD Jean Morécu et les Stances. jj / Albert BAYET Les Provinciales. A

[ Jeanne L ANDRE tes Soliloques du Pauvre.

i LONGWORTH-OHAMBRUN Hamlet, de Shakespeare. j V Joseph VIANEY Les llegret8, de Du Bellay.

.2 1 Auguste Du POU Y Carmen, de Mérimée. -t ) Albert AUTIN Le Disciple, de Bourget.

ta GUY DE LA BATUT L'Oraison Funèbre d'Henriette d'Angleterre, de Boaa ôj René DUMESNIL En route, de J. K. Huysmans.

Raymond CLAUZEL Une Saison en Enfer et A.Rimbaud. % | Eugène LASSERRE Manon Lescaut. S I A. AuGusTM-THiEnny Les Liaisons Dangereuses.

\ Henry LYONNET La Dame aux Camélias. -j i Gustave FRËJAVILLE tes Méditations, de Lamartine. 'Â

Léon DEFFGUX L'A.!sommoir, d'Émile Zola. ;,j| N. BRIAN-CHANINOV La Guerre et la Paix, de Tolstoï.

Henri JI AUVETTE Les Canzonières, de Pétrarque. 'j Henri d' AI.MÉRAS Le Roman Comique, de Scarron. | Albert LANTOINE Les tentes Philosophiques, de Voltaire. | Pierre ViLLEY Les Essais, de Montaigne. 1 Joseph VIANYY Les Odes, de Ronsard. '0 J Georges J AItBINET Les Mystères de Paris, d'Eugène Stie. 3 Antoine ALBALAT La Vie de Jésus, d'Ernest Renan. ;j René DUMESNIL tes Soirées de Médan. '1 Joseph VIANEY Les Poèmes barbares, de Leconte de l'Isle. |

~i ! Arthur GUY • Les Robaï, d'Omer Kheyyam. J

É mile-François JULIA \*• Les Mille et une Nuits et l'Enchanteur Mardrus. (,US 'Ve HUDLER Adolphe, de Benjamin Constant.

Maurice ALLEM 00 Sainte Beuve et Volupté. h Joseph Vl&l,'Ey Les Epîtres, de Marot. £] Raymonde LEFÈVRF: Le Mariage de Loti.

René DUMESNIL L'Education sentimentale. A Pierre MOREAU Les Destinées, de Vigny. - £&}•. û GERIN-KICARD Fustel de Coulanges. '3 Joseph BOLLBRY »•\* Le Désespéré, de Léon Bloy. W Henri d'ALmÊRàg \* Paul et Virginie --"M M9 Maurice LE BLOND ............ La Terre, de Zola. •'$

(Sixième série en préparation)

La Publication de

LA TERRE

OUVRAGES SUR ZOLA

PARUS DANS I,A MÊME COIXECTION

LA PUBLICATION DE L'ASSOMMOIR par LÉON DEFFOUX

LA PUBLICATION

DES SOIRÉES DE MÉDAN par RENÉ DUMESNII,

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

MAURICE LE BLOND

La Publication de

LA TERRE

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET TECHNIQUES

12, Rue Hautefeuille, PARIS (6e)

Edgar MALFÊRE, directeur

1937

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

30 EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR

FIL NUMÉROTÉS DE 1 A 30

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

Copyright by Edgar Malfère 1937

A MES AMIS

MARCEL BATILLIAT

ET

LÉON DEFFOUX

Plan deJRôïniUy-sur-Aigre en 1886.

Plan de Rognes, de lajnain de^Zola, avec l'indication des maisons des personnages.

CHAPITRE PREMIER

A QUAND REMONTE LA CONCEPTION DE LA Terre ? — MÉDAN, COMMUNE RURALE. — ZOLA, CONSEILLER MUNICIPAL. — LE CHOIX DE LA BEAUCE ET LES ORIGINES MATERNELLES DE L'ÉCRIVAIN. — IYA Terre DANS LA SÉRIE DES ROUGON-MACQUART.

A quand remonte, dans l'esprit d'Emile Zola, la conception de La Terre ? D'un roman de ce genre, il n'est aucunement question dans le premier plan des « Rougon-Macquart », remis en 1869 à l'éditeur Lacroix. Au début, sa célèbre série, « l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire » ne devait comprendre que dix épisodes au lieu de vingt qu'elle comporta par la suite. Il n'en est pas davantage question dans le premier arbre généalogique de la famille, qui fut publié dans le Bien Public du 5 janvier 1878, au moment où ce journal entreprenait la publication d'Une Page d'amour. A la vérité, le nom de Jean Macquart, personnage central de la Terre, — dernier rejeton de la race bâtarde — figure bien parmi les rameaux de cet arbre primitif, mais il y figure avec la mention suivante : Jean Macquart né en 1831, Election de la mère, Ressemblance physique du père. Soldat. A cette époque, dans l'idée de l'auteur, Jean devait seulement n'apparaître que dans La Débâcle, le roman sur la guerre, prévu depuis 1870.

Les paysans ? C'est, peut-on supposer, lorsqu'il entreprend La Faute de l'Abbé Mouret, en 1874, que Zola se heurte à eux pour la première fois et pressent l'importance qu'ils pourront occuper dans son œuvre. A cet égard, la lecture de l'ébauche de la Faute de l'A bbé Mouret est significative. Le romancier s'y demande comment il peuplera le village des Artaud et, déjà, il esquisse des types, dresse la silhouette de ses habitants, il leur assigne même des rôles et des patronymes. Mais, avec son sens instinctif et savant de la composition, soudain, il se ravise. « Je réfléchis, écrit-il, qu'il serait peut-être plus grand et plus simple de ne pas spécifier sur les paysans. » Et il se décide à ne les voir que sur un fond gris, à n'en faire qu'une « masse » sur laquelle se détacherait son drame. « etudier la vie au village » le détournait de son idée première. Et, dès cet instant, il semble qu'il ait conscience que tous ces détails de la vie d'un village doivent constituer les matériaux d'un livre unique, d'un livre qui devra prendre dans l'ensemble de sa série une place primordiale. Et, sans doute, l'idée originelle de ce que sera plus tard La Terre date de cet instant.

Après la publication de Nana, Zola arrête à vingt volumes la série des Rougon-Macquart et il prévoit que Jean Macquart apparaîtra dans deux de ces volumes : « Le premier volume, explique-t-il à Fernand « Xau, en 1880, formera une étude sur les paysans. « Ce sera mon œuvre de prédilection. Malheureuse« ment, je ne puis y travailler tout de suite. J'irai « demander à un propriétaire qu'il veuille bien nous « recommander, ma femme et moi, à l'un de ses fer« miers et nous irons passer six mois à la cam« pagne... » (1)

Un peu plus tard, vers 1882, quand il publie son

(1) Fernand Xau. Emile Zola, Marpon et Flammarion, 1880.

Emile Zola, notes d'un ami, Paul Alexis, dans un chapitre sur les projets du grand écrivain, mentionne son roman paysan.

« Je citerai une grande étude sur les paysans. De« puis qu'il est propriétaire de Médan, il vit au milieu « d'eux et les observe. Attaché à la terre, sa grande « maîtresse, ne se livrant pas, sournois et méfiant, ne « disant jamais ce qu'il pense, quelquefois ne pensant « même à rien, le paysan est bien difficile à connaître. « Je ne crois pas que le romancier se mette à cette « œuvre avant d'avoir accumulé patiemment beau« coup d'observations. Parmi les choses qu'il a déjà « vues et notées, se trouve cette scène fantastique : « des cultivateurs, hommes, femmes et enfants, ré« veillés au milieu de la nuit, par une tempête de « grêle, et courant après l'averse, sous un ciel noir « comme de l'encre, avec des lanternes, pour constater

« l'état de leurs récoltes. »

I,a scène à laquelle il est fait allusion ici, nous la retrouverons dans La Terre dont elle ne forme, d'ailleurs, qu'une simple page, mais une page maîtresse et saisissante.

Alexis ne nous apporte, en somme, que peu de détails sur l'œuvre future. Il nous fournit pourtant une indication très intéressante et qui mérite d'être retenue : l'influence qu'eut Médan sur la conception de La Terre.

Dans son excellent petit livre, La Publication des Soirées de Médan, qui parut dans cette collection même, M. René Dumesnil, nous a donné de la petite localité de Seine-et-Oise que Zola devait rendre à jamais illustre, un tableau charmant. Mais le Médan d'autrefois, le Médan de 1878 et même de 19°0, n'avait aucune ressemblance avec ce qu'il est devenu aujourd'hui.

Lorsque Zola s'installa dans cette commune mi-

nuscule, située aux confins de l'Hurepoix et du Mantois, tous ses habitants tiraient leur subsistance de la culture ou de l'élevage. La gare de Villennes n'existait pas et la station la plus proche était celle de Triel, lointaine d'une lieue ; encore ne s'y arrêtait-il que trois ou quatre trains par jour, de paternes et lourds trains omnibus dont la lenteur décourageait les voyageurs. Dans ces parages, préservés de toute contagion citadine, on se serait cru à cent kilomètres de la capitale. Le banlieusard, ce produit ethnique, d'origine hybride et de fabrication récente, y était inconnu. C'était bien une survivance de la vieille paysannerie qui s'offrait là, fruste et sans mélange.

A l'exception des gens du château qui vivaient à l'écart « Monsieur Zola » était le seul étranger, le seul « bourgeois », le seul parisien que comptât l'agglomération villageoise. Le Maître, qui avait acheté sa maison au lendemain du succès de L'Assommoir, résidait souvent à Médan six et huit mois de l'année ; il lui arriva même d'y passer l'hiver. Ses seules distractions à son labeur littéraire consistaient dans les travaux d'agrandissement, de construction et d'embellissements horticoles qu'il entreprenait sans cesse pour transformer sa propriété primitive.

N'ayant recours qu'à des tâcherons ou des journaliers du pays, il vivait en contact constant avec cette population rurale, dont il pouvait observer à loisir, et avec quelle curiosité ! la psychologie si compliquée sous son apparence rudimentaire.

« Depuis dix ans que j'habite Médan, confiait « Zola, en avril 1887, à un rédacteur du Parti National, « je me suis tenu au courant de toutes les petites his« toires villageoises, de tous les menus cancans de la « ferme et j'ai entassé notes sur notes. Cela n'a pas « toujours été facile. Le paysan n'est pas parleur et « garde volontiers ses affaires pour lui. Je me suis

« laissé nommer conseiller municipal de Médan, ce « qui m'a permis d'étendre mes investigations. Je « n'ai d'ailleurs reculé devant aucun moyen. J'ai fait « causer mes domestiques avec lesquels les paysans « se montraient plus confiants qu'avec un bour« geois. »

C'est, en effet, en 1881 que Zola avait accepté d'entrer au conseil municipal de Médan et il ne négligeait jamais quand il le pouvait, d'assister aux séances de cette petite assemblée, occasion incomparable pour lui de noter des traits de mœurs et de caractère. Il y a dans La Terre deux scènes de réunion de conseil municipal qui ont certainement été prises à Médan. Pour les écrire, le romancier n'eut qu'à utiliser ses souvenirs. L'histoire du chemin y tient une place capitale. N'estce pas le percement de ce chemin qui, en valorisant certains terrains au détriment des autres, contribuera à exaspérer leurs possesseurs, à pousser jusqu'au crime, les héritiers du père Fouan et du père Muche ? Or, cette histoire s'est réellement passée dans le petit village de Seine-et-Oise. L'épisode de l'accouchement de la Coliche a la même origine. Enfin Zola reconnaît, dans ses notes de travail, avoir retenu certains personnages qu'il avait connus et observés à Médan : « Burneron (le type de Delhomme), « Davoust, Voger, la Terrasse, Rivière, Constant », et il ajoute : « ne pas oublier les surnoms Jésus-Christ, les Martin, pour l'histoire du chemin. »

Ces premiers éléments étaient depuis longtemps réunis dans son esprit. Il s'agissait de leur choisir un cadre. La Bretagne lui paraissait trop « triste » et la Sologne « ennuyeuse ». Un moment il avait pensé à la vallée d'Auge ; finalement, il se décida pour la Beauce.

La Beauce n'était-elle pas la terre d'origine de sa famille maternelle ? Sa mère Emilie, Aurélie Aubert

était née à Dourdan et son grand-père maternel, petit artisan qui allait de ferme en ferme effectuer des travaux de peinture et de vitrerie, était originaire d'Auneau, en Eure-et-Loir. Un de ses critiques, M. Ernest Seillière a écrit qu'il semble avoir « emprunté de son « hérédité maternelle ces tendances de raison avisée, « d'utilitarisme calculateur qui corrigèrent en lui, jus« qu'à un certain point, la disposition émotive et mys« tique », et il « voit en lui pour une grande part l'héré« dité psychique de paysans français » et par là, « un « représentant qualifié de son pays natal 1. » Il est vrai que le baron Seillière n'étaye son opinion sur aucun fait précis, mais sans doute s'est-il souvenu des observations du docteur Toulouse, qui, dans son étude médico-physiologique, a remarqué la ressemblance physique d'Emile Zola avec sa mère 2.

Ce qui n'est pas douteux, c'est que l'enfance du petit Emile Zola avait été bercée par des histoires beauceronnes. Il était à peine âgé de sept ans, lorsque son père, François Zola, l'ingénieur à la vie aventureuse et aux idées hardies, était mort subitement, et Denise Le Blond-Zola 3 nous a raconté de quelle tendresse le grand-père et la grand'mère avaient entouré le jeune orphelin. La vieille maman Aubert, une vraie « luronne » qui ne reculait pas devant les propos lestes et qui avait la langue bien pendue, ne se gênait pas pour raconter devant le petit garçon des histoires de son pays. Mais l'imagination du futur écrivain s'éveillait surtout, lorsque le grand-père entamait le récit terrifiant des exploits de ces brigands, de cette bande d'Orgères devenue légendaire, qui,

i. trnest Seillière, Emile Zola Bernard Grasset, 1023), p. g.

2. tdouard Toulouse, Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropàthit. Emile

Zola (Société d'éditions scientifiques, 1896), p. m.

3. Emile Zola raconté par sa fille (Fasquelle, 1931).

autrefois, au début du siècle, avait jeté l'effroi sur la Beauce tout entière, des tours de Chartres à celles d'Orléans, depuis Artenay jusqu'à Châteaudun. Alors, la physionomie du petit se faisait songeuse, en écoutant évoquer cette contrée si différente de l'aride Provence, aux gorges escarpées, qu'il habitait. Elle lui paraissait presque fabuleuse, cette Beauce, à force d'être lointaine, et il rêvait longuement à cette plaine vaste et plate comme une mer où frissonnait jusqu'à l'infini l'étendue mouvante des blés mûrs.

Pourtant, si dans son choix de la Beauce, Zola paraît guidé par une sorte de goût instinctif et par un sentiment de piété filiale, son intention n'était nullement d'écrire un livre subjectif, tel que L'Œuvre par exemple où revivent tant de souvenirs personnels. Son titre, La Terre, montre à quel point il veut faire large et quelle est son ambition. La Beauce elle-même ne fournira que l'essentiel du décor et il évitera toujours de sacrifier au particularisme local. Sans doute, les lois mêmes du roman l'obligent à se limiter dans un milieu et dans une action. On sent, cependant, chez lui comme le secret désir de s'affranchir du temps et de l'espace, de retrouver sous les personnages actuels les caractères généraux de types permanents, de montrer dans le paysan d'aujourd'hui l'héritier à peine déformé de Jacques Bonhomme, toujours identique à lui-même, inquiet et tremblant, en face des éléments de l'immuable nature.

Son dessein, le romancier de La Terre l'a résumé en tête de ses notes de travail :

« La Terre est l'histoire du paysan français, son « amour du sol, sa longue lutte pour le posséder, ses « travaux écrasants, ses courtes joies et ses grandes « misères, le paysan s'y trouve étudié, dans ses rap« ports avec la religion et la politique, et sa condition « présente y est expliquée par son histoire passée ;

« même l'avenir y est indiqué, le rôle possible du « paysan dans une révolution socialiste. Bien entendu, « tout cela est au fond du drame, et ce drame est celui « d'un père qui partage ses biens entre ses enfants « avant sa mort : de là, tout un martyre lent et abo« minable, toute une action tragique, où s'agitent « près de soixante personnages, et qui met en branle « un village entier de la Beauce ; sans compter une « action secondaire, le côté passionnel, la querelle de « deux sœurs que la venue de l'homme sépare, tou« jours à propos d'une question de propriété. En « somme, j'ai voulu faire pour le paysan, dans La Terre, « ce que j'ai fait, dans L'Assommoir,pour le peuple « des faubourgs de Paris : écrire son histoire, ses « mœurs, ses passions, ses souffrances, sous la fata« lité du milieu et des circonstances historiques. » Et Zola complète sa pensée dans une lettre au critique hollandais, J. Van Santen Kolff :

« Ajoutez que j'entends rester artiste, écrivain, écrire le poème vivant de la terre : les saisons, les travaux des champs, les bêtes, la campagne entière 1. »

i. Emile Zola, Œuvres Complètes. Correspondance, p. 601.

CHAPITRE II

LA MÉTHODE DE TRAVAIL DU GRAND ROMANCIER. — LA DOCUMENTATION LIVRESQUE. — LES TÉMOINS ET LES INFORMATEURS . LE SOCIALISME AGRAIRE ET JULES GUESDE.

La méthode de travail de Zola est aujourd'hui connue : M. Henri Massis lui a consacré un volume entier 1, dépourvu d'aménité, peut-être, mais bourré de renseignements précis. De plus, les manuscrits des « Rougon-Macquart » sont depuis plusieurs années déposés à la Bibliothèque Nationale, où chacun a la possibilité de les compulser. Avec leurs notes, leurs références, avec les documents qui y sont joints, ils constituent pour l'historien et le critique une source d'études sans pareille. On suit l'auteur à travers ses tâtonnements, ses esquisses successives ; on voit les personnages fixer peu à peu leurs silhouettes et leur psychologie ; on comprend comment l'auteur opère une sélection parmi l'amas de documents souvent informes et contradictoires qu'il a rassemblés ; puis le décor se précise, l'action s'ordonne, l'architecture générale de l'œuvre apparaît et prend forme, on observe comment chaque détail exact ou chaque trait

i. Henri Massis : Comment Emile Zola composait ses romans (Fasquelle, 1907).

pittoresque s'insère à sa place et s'harmonise dans l'ensemble. On y assiste vraiment, se dégageant du chaos initial, à l'élaboration de l'œuvre d'art.

Sa méthode ou, si l'on préfère, ses procédés de composition, le Dr Toulouse, dans son enquête médico-psychologique 1 sur le grand écrivain, les a décrits en termes excellents, dont voici l'essentiel :

« M. Zola, imaginant un roman, part toujours d'une « idée générale 2, constate Edouard Toulouse. Il se « propose d'étudier un milieu, un mouvement social, « une catégorie d'individus. Pour cela, il s'entoure « d'abord des documents capables de lui fournir des « idées. Il prend des notes, lui-même, car il n'a ja« mais eu et ne saurait employer de secrétaire, de « même qu'il n'a jamais accepté de collaborateurs, « qui ne pourraient lui donner qu'une idée et le gêne« raient dans l'exécution. Il est ordinairement obligé « de faire une enquête sur place... Des vues sont hâti« vement enregistrées en quelques mots qui, plus « tard, serviront à éclairer les souvenirs...

« Enfin M. Zola éprouve le besoin de fixer quelque « chose de ses lectures, de ses observations et de ses « réflexions. Le travail de création commence. Jusque« là M. Zola a agi en savant consciencieux et honnête, « il cherchait. Mais le voilà dans la période de con« ception, où, comme disait Flaubert, « il faut ne plus « penser seulement au vrai et se f... de la conscience »... « Et il compose ce qu'il appelle L'Ebauche. Celle-ci « n'est pas autre chose qu'un soliloque que l'auteur « tient avec lui-même. Il pose l'idée générale qui do« mine l'œuvre, puis, toute l'affabulation. Il écrit « pour penser comme les autres parlent...

i. Edouard Toulouse : ouv. cité. D. 268.

2. C'est l'idée générale de « la Terre » que nous avons essayé de fixer dans le chapitre précédent.

« L'affabulation du roman se crée donc peu à peu. « Les trouvailles venant spontanément sous la plume.

« A ce moment M. Zola est arrivé à concevoir suf-

« fisamment son roman pour terminer son ébauche. « Il décrit alors la vie de ses personnages ordinaire« ment très nombreux, et établit ce que nous, mé« decins, nous appellerions leur observation...

« C'est alors que M. Zola commence à faire, cha« pitre par chapitre, le plan de son livre qui est un

« sommaire bien détaillé de la conduite de l'action. »

Pour La Terre, comme pour ses autres romans, Emile Zola eut donc recours à trois sources d'observation : les livres qui lui donnaient le passé, les témoins qui lui fournissaient, soit par des œuvres écrites, soit par la conversation, ce qu'ils avaient vu ou ce qu'ils savaient, enfin l'observation personnelle et directe, ce qu'on va voir, entendre ou sentir sur place.

Les livres consultés par l'auteur pour l'élaboration de La Terre, ses notes de travail nous indiquent les titres de quelques-uns d'entre eux. On constate que tout ce qui concerne l'ethnographie paysanne, l'économie rurale, la technique agricole, l'intéresse d'abord : Les Populations agricoles de la France (Baudrillard) ; Le Petit Berquin agricole ; L'agriculture et la population et L'Economie rurale de la France (L. de Lavergne) ; Les Travaux des champs (Goigneaux) ; L'Enquête sur l'agriculture américaine, faite par trois membres de la Chambre de commerce aux ÉtatsUnis, etc... Zola dépouilla, en outre, des collections, des revues spéciales, des almanachs populaires, les « Veillées au Village », des statistiques de toute sorte.

Selon son habitude, il s'entoura d'informateurs bénévoles, qu'il choisissait pour leur compétence spéciale en la matière qui l'intéressaitx.

i. Parmi les informateurs dont Zola utilisa ainsi la compétence

Le conseiller à qui recourut Emile Zola pour la documentation technique de son roman, était M. Elie Cassé. Ami de la famille Flaubert, rédacteur au Nouvelliste de Rouen, où il était chargé de la chronique agricole et grand admirateur de l'auteur des « RougonMacquart », Elie Cassé était un spécialiste des questions agraires. Après avoir habité Paris, il avait dû quitter la ville sur l'avis des médecins et après avoir vécu sept années à Chartres où il se maria, il s'était, enfin, retiré dans une propriété de famille où il était né, en 1830, à Saint-Aubin de Seillon, dans l'Eure.

Membre de la Société d'Agriculture de ce département, épris des méthodes nouvelles, il s'adonnait à la culture. En butte aux moqueries de ses voisins, paysans normands hostiles aux innovations scientifiques, ses lettres à Zola sont pleines de doléances, il s'excuse de se montrer préoccupé du sort de ses récoltes, il se plaint des impôts énormes, de l'augmentation de la main-d'œuvre, et il écrit :

« Le cultivateur qui continue à marcher aujourd'hui « mange son bien, s'il en a, ou, s'il n'en a pas se met « dans le cas de manger celui des autres. » Cependant, il a confiance dans le succès final de ses expériences de culture rationnelle et scientifique et c'est pour lui l'occasion d'affirmer sa foi en la science « qui ne peut « mentir, comme vous le savez, et qui ne ment pas,

« en effet. »

Elie Cassé insistait auprès de l'écrivain pour qu'il

et l'amitié au cours de sa vaste enquête des Rougon-Macquart, il faut citer, entre autres, Jules Ferry pour la Curée, Maxime Ducamp pour le Ventre de Paris, Chauchard pour Au Bonheur des Dames, Edmond Perrier, directeur du Muséum d'Histoire naturelle, pour la Joie de Vivre, l'architecte Frantz Jourdain pour le Rêve, l'ingénieur Dormoy pour Germinal, l'historien Alfred Duquet pour La

Débâcle, le docteur Maurice de Fleury pour le Docteur Pascal, etc... sans compter Henry Céard, Gabriel Thyébaut et J. K. Huysmans.

situât son roman en Normandie, mais nous savons que Zola avait déjà arrêté son choix : il lui fallait des horizons plus larges, une contrée moins douce et moins riante que l'aimable campagne normande. C'est alors que pour répondre au désir exprimé par le Maître, M. Cassé rédigea sur cette Beauce qu'il connaissait aussi fort bien pour l'avoir habitée, longtemps, un mémoire manuscrit d'une trentaine de pages 1. Ce petit travail, plein de détails observés et de traits vécus sur les mœurs et coutumes de la Beauce fut certainement pour le romancier d'une grande utilité. On y trouve notamment la description naïve et piquante d'une noce villageoise, ainsi que de curieuses observations sur la moisson, sur la louée des domestiques à Chartres, etc...

Emile Zola eut encore recours aux lumières de cet étrange Gabriel Thyébaut, l'auteur du Vin en Bouteilles, qui fut, ainsi que chacun sait, le grand conseiller juridique et jurisconsulte des Rougon-Macquart. Thyébaut lui fournira plusieurs consultations fort intéressantes où s'affirme une fois de plus son sens juridique et sa finesse d'observation, concernant les études notariales, la propriété foncière. Les affaires de succession, de donations, de partages de bien devront tenir une grande place dans l'œuvre en gestation ; Zola se souvint de M. Auguste Hippolyte Mallet 2, qui avait été notaire à Poissy, de 1859 à 1883 et c'est ce tabellion dont le propriétaire de Médan fut le client qui le guidera à travers les halliers souvent broussailleux de la procédure.

I. Bibliothèque Nationale : Manuscrits. Fonds français. Nouvelles acquisitions, 10. 2 (feuillets 374 à -?qq.)

2. C'est, d'autre part, Me Mallet qui servit au romancier de modèle pour le personnage de Maître Baillehache, le notaire de Cloyes qui assiste avec un flegme professionnel aux terribles querelles de sa clientèle paysanne.

Dans son livre, Zola se proposait encore d'aborder la question sociale, de laisser pressentir l'avenir, d'indiquer le rôle possible du paysan dans une révolution socialiste... et c'est ainsi que l'auteur de La Terre eut l'idée de s'aboucher avec Jules Guesde et de l'interroger sur ces problèmes.

Depuis la mort de Vallès, en 1885, Guesde était devenu le directeur politique du Cri du Peuple. Or, le fidèle Paul Alexis, qui collaborait régulièrement à ce journal et qui continuait à y donner sous le pseudonyme de Trublot des chroniques écrites dans l'argot le plus pittoresque, avait intéressé à la personnalité de Zola, le chef socialiste. Celui-ci condescendait, parfois, à s'occuper de littérature. Un jour même, il avait prié Alexis de lui prêter la Joie de vivre qu'il avait lu en une nuit. D'autre part, Alexis, quand il voyait Zola, ne tarissait pas sur le nouveau patron du Cri : « Un garçon très curieux, très poli, vivant haut, c'est-à-dire en plein rêve 1. »

Au moment de Germinal, le même Alexis avait déjà rédigé à l'intention de son ami quelques notes sur Guesde : « Parisien, écrivait-il, fils d'un professeur obscur qui vit peut-être encore en donnant des leçons. Le père, du nom de Benoît, connu sous le surnom de Basile ou de Bazire, lui a choisi celui de Jules Guesde qui semble un nom de Balzac ou de Stendhal. »

Le portrait tracé par Alexis de Guesde à quarante ans est, d'ailleurs, des mieux venus :

« En 1880, à la rentrée des communards, quand le « socialisme a tout à fait relevé la tête, le nom de « Guesde a grandi dans le parti. Autoritaire en diable, « les faisant tous marcher comme Napoléon Ier, ses

I. Lettre inédite de Paul Alexis à Zola (Bibliothèque nationale).

« généraux, lors de son passage à La Bataille, il a fini « par être exécuté par son propre parti.

« En somme d'après Mermeix que vous pourrez « interroger, J. Guesde, réorganisateur du socialisme « dès 1877, serait le plus fort de tous, très connu, su« périeur de cent coudées à Brousse. C'est Blanqui, « jeune, avec un côté romantique en moins, plus scien« tifique et vraiment moderne...

« Mauvaise santé avec cela, médiocre estomac, « menacé, mais soutenu par une volonté de fer... « Une grande honnêteté et dignité dans la vie, très « fier, n'ayant jamais fait tort d'un sou à personne, « malgré sa nombreuse petite famille. Au journal, « peu encombrant, doux, mesuré, modeste, passant « inaperçu, portant sa copie, puis s'en allant, sur la « réserve, mais Pas en bois, et capable, si on lui plaît, « de vous donner une poignée de mains chaleureuse, « en un mot : réellement distingué et supérieur au « milieu. Il inspire de la vénération à Massart, ex« étudiant en médecine qui voit en lui un homme de

« science... »

C'est ainsi que, par le truchement de Paul Alexis, Zola avait assisté déjà, en 1885, à une réunion publique et contradictoire, rue Jean-Jacques Rousseau, où avaient pris la parole, d'une part, Tony Révillon et un autre radical, de l'autre, Guesde et Lafargue. Le maître avait été très frappé par la dialectique vigoureuse de l'orateur collectiviste « dont il notait la voix chaude, déchirante et criarde » et « la gesticulation passionnée des bras ».

Deux ans plus tard, soucieux d'entendre Guesde exposer sa théorie de la question sociale dans les campagnes, Zola pria donc Paul Alexis de s'aboucher avec ce dernier pour leur ménager une entrevue et, si l'on croit une lettre du même Alexis, datée du 25 avril 1886, cette entrevue aurait eu lieu quelques jours plus tard,

L'écrivain fut prodigieusement intéressé par l'exposé de Jules Guesde et, aussitôt après, il tint à en résumer l'essentiel et les traits saillants. Ainsi fut rédigée la longue note « prise après un entretien avec Jules Guesde » qui figure dans les Notes manuscrites de La Terre et dont nous croyons indispensable de reproduire les passages les plus caractéristiques.

L'argumentation de Guesde forme un exposé lumineux du socialisme agraire, lequel, voici cinquante ans, n'était qu'à son aurore ; elle est vraiment une anticipation vigoureuse et hardie.

Le théoricien collectiviste indique d'abord le malaise du producteur agricole en présence des arrivages sans cesse grandissants de céréales et de bétail étrangers qui lui font une concurrence de plus en plus menaçante. En vain, voudrait-on enrayer cette crise par des droits à l'importation, par des mesures de protection ! Ce ne sont là que des palliatifs insuffisants, et le résultat de ce protectionnisme aurait pour résultat d'aviver l'antagonisme entre l'agriculteur et l'industriel qui emploie un grand nombre d'ouvriers et reste partisan de la viande à bon marché, dans la crainte de voir augmenter son prix de revient.

Zola refait, d'après Guesde, le tableau de cette lutte à outrance :

« Si l'Amérique et d'autres peuvent expédier du « blé à si bon compte, c'est qu'en Amérique les prin« cipes modernes de l'agriculture sont appliqués. Tout « se fait à la vapeur : labourages, semailles, mois« sons, etc. Les ouvriers sont de véritables armées « campées et organisées. On cultive des lieues et des « lieues. Le bétail est également élevé dans des pro« portions colossales. D'autre part, les prix des trans« ports sont diminués de plus en plus ; les moyens « deviennent plus pratiques, moites chers et plus

« prompts. Le temps et le prix de la traversée di« minuent, de sorte que bientôt on amènera des trou« peaux sur pied, on nous inondera de pain et de

« viande à bon marché. »

Tel est l'avenir, et en face de cet avenir redoutable, Guesde montre la pauvreté de notre organisation économique.

« Nos paysans ignorants et routiniers, ne se servent « pas de la chimie, n'étudient même pas leurs terrains « pour leur faire produire le mieux. Les propriétés « divisées, l'emploi encore trop restreint des ma« chines, tout le passé que nous traînons, les impôts, « etc., conditions qui nous clouent, qui nous amè« neront à la faillite, qui font que le paysan est l'es« clave de la terre et que tout progrès apparent est « un pas vers la mort.

« Aussi, le cri désespéré du paysan : « Sauvez-nous « du blé, de la viande qui arrivent ! » Cri nouveau et « stupéfiant ; car, autrefois, on craignait uniquement « la famine, on avait peur de ne pas avoir assez de blé « ou de viande. Et le cauchemar du paysan, aujour« d'hui, est de voir arriver des avalanches de blé, « des troupeaux de bœufs, des flottes entières qui « noient la France de pain et de viande à bon marché, « ce qui tuerait notre agriculture et notre élevage.

« C'est à cela que les Guesde et autres, les collec« tivistes, les communistes centralisateurs répondent « par la nationalisation du sol. Ils veulent qu'il y ait « concentration, que le sol soit à la finance, à une sorte « de vaste compagnie, ou mieux à la nation. Ce serait « le seul moyen de mettre en pratique les progrès « modernes, la grande culture mécanique. Donc, ils « dépossèderaient tout propriétaire qui ne cultive« rait pas lui-même, ils ne laisseraient la terre, en « attendant, qu'au petit propriétaire cultivant la

« terre. Tous les biens affermés deviendraient la

« propriété de la nation, qui les ferait cultiver d'après « les principes nouveaux, car la concentration seule « peut sauver notre terre. »

Avec des flammes dans les yeux, Jules Guesde dépeint à Zola, l'éden, l'âge d'or qu'il entrevoit :

« L'idée première est surtout d'employer la ma« chine pour réduire la peine de l'homme, le délivrer « du travail et lui assurer une vie plus heureuse, plus « libre, avec moins de peine et plus de profit. Un Eden, « une façon de sortir du bagne capitaliste : tout le « monde travaillant peu et jouissant davantage, pro« fitant des arts, flânant, mangeant et baisant pen« dant que les machines travailleront. Ce rêve devant « les paysans. Il se dit matérialiste, ne s'appuie que « sur les besoins, n'attend rien que de l'évolution « scientifique. Et il espère bien que le petit proprié« taire qu'il ne veut pas déposséder d'abord, obéira « ensuite à son intérêt, en voyant réussir à côté de lui « l'expérience de la concentration et apportera son « lopin de terre à l'ensemble de la communauté.

« Donc, paix au petit propriétaire cultivant lui« même, dépossession seulement des grands proprié« taires employant des salariés.

« Si l'on ruine les petits rentiers, les seuls à plaindre, « on leur rend en bien-être ce qu'on leur prend : mai« sons pour la vieillesse, bon marché de toute sorte, « instruction gratuite, jouissance à bon marché, etc. « Cela rentre dans l'éden, le rêve d'Eldorado, la société « parfaite, etc.

« Ce n'est plus basé sur la justice, le droit, la li« berté comme en 48 et le reste ; c'est fixé sur le « bonheur humain, une association bien entendue « donnant à chacun la satisfaction complète de ses « appétits pour le moins de travail possible. Cela « serait très entendu des paysans. Le mobile est « l'intérêt, mais cela n'irait pas sans une pression

« énorme : on forcerait les gens à être heureux d'une « certaine façon. — Serait-ce possible dans notre « vieille race pourrie de monarchisme. Ne faudrait-il « pas une nouvelle race ? La race nouvelle, les bar« bares, ce serait la classe des travailleurs.

« Ces idées ne datent que de quelques années, et « leur rapide progrès, selon Guesde. Guesde était « seul, il devient légion. »

De ces conversations avec Guesde, on verra, en lisant La Terre, le parti que Zola a su tirer. On en retrouve l'écho dans les discussions des paysans de Rognes, assemblés au cabaret de Macqueron. C'est surtout l'ouvrier charpentier Leroi dit Canon qui s'en fait l'interprète. Un type extraordinairement pittoresque que ce Canon qui a lâché Paris à la suite d'histoires ennuyeuses, préférant vivre à la campagne, roulant de village en village. En loques, hérissé d'une barbe noire, il tient des discours incendiaires, traitant les paysans de culs terreux, leur annonçant la révolution sociale. Mais, à la fin du roman, il se trouve dépassé par Lequeu, le maître d'école révolté, qui finit par afficher des doctrines anarchistes, prêchant la Jacquerie générale, et qui se montre plein de dédain pour ce socialisme autoritaire et scientifique, dont Canon a retenu les bribes, apprises dans les faubourgs parisiens.

CHAPITRE III

LE VOYAGE EN BEAUCE. — LA RECHERCHE DU DÉCOR.

— CHARTRES, Romu,,L y-suR-AirRE, CLOYES, CHATEAUDUN. — COMMENT ZOLA RECONSTRUIT LE VILLAGE DE ROGNES. — LES FERMES ET LES MARCHÉS. — LE GRAND MOTIF SYMPHONIQUE DE LA Terre.

Au mois de mai de l'an 1886, lorsque Emile Zola, accompagné de sa femme part pour la Beauce, il semble bien qu'il ait déjà réuni pour son roman un amas considérable de matériaux. Depuis longtemps, certains de ses personnages existent dans sa tête, l'architecture générale de son travail paraît esquissée. Toute sa préparation technique est à peu près terminée. Il sait où il va et ce qu'il veut faire. Il lui reste à rassembler les éléments esthétiques de son livre, à faire œuvre d'artiste.

Il sait si bien ce qu'il veut faire qu'il ne s'attarde pas à musarder. Le 4 mai, il est à Chartres, où il rend visite à Noël Parfait, ancien proscrit du Deux-Décembre qu'il avait connu à la fin de l'Empire, aux temps où il collaborait aux feuilles républicaines d'opposition et qu'il avait retrouvé après l'armistice à Bordeaux où Parfait représentait le département d'Eure-et-Loir. Noël Parfait était encore un esprit cultivé, poète à ses heures, il avait fait jouer,

dans sa jeunesse, un drame en collaboration avec Théophile Gautier, La Juive de Constantine. Il a laissé une biographie du général Marceau qui fait autorité et l'on n'a pas tout à fait oublié dans les campagnes sa chanson « La Beauceronne » qui fut longtemps populaire.

Réélu député, il connaissait admirablement la contrée, et le romancier l'ayant mis au courant du genre de paysage qui conviendrait au décor de son œuvre, il lui conseilla de visiter dans le Dunois, ces parages très caractéristiques, appelés « petite Beauce, ou Beauce Pouilleuse » situés, non loin du Loir, a proximité des collines du Perche.

Les arguments de Noël Parfait durent être décisifs. Le romancier ne reste qu'une journée à Chartres, car cette ville n'aura avec son roman, qu'un rapport très lointain. Il accomplit naturellement la jolie promenade du Tour-de-Ville. La cathédrale qu'il visite lui paraît, ce jour-là, « vide et un peu abandonnée ». Il note « une impression plus religieuse qu'à Paris, après avoir traversé le recueillement de la place, lorsqu'on entre dans cette église trop grande, l'air en ruine, glaciale et noire, éclairée seulement par les petites clartés colorées des vitraux ». Un souvenir l'a frappé : « Les deux ou trois pensionnats qu'il a entendus chanter à Vêpres, un tout petit tas perdu dans la grande nef, le grand vide tout autour et les voix aiguës dans l'immensité du vaisseau noir et froid. »

L'auteur de La Terre parcourt ensuite le vieux Chartres, qui s'étend en pente au-dessous de la Cathédrale — des tertres, des escaliers — pour aller rue aux Juifs. « C'est dans la rue aux Juifs que se trouvent les trois « maisons », l'une, je crois, au coin de la rue Planche-aux-Carpes, qui, après avoir tourné, conduit à l'Eure ». Certainement, l'écrivain a déjà fixé dans

son esprit l'histoire de la « Confiserie » et des Charles, ces tenanciers enrichis qui vivent entourés de la déférence respectueuse de tout le village, l'une des anecdotes les plus amusantes de La Terre. Il enregistre que les maisons sont le 15, le plus bas, le 20 entre les deux et le 19, le plus chic où il y a trois femmes. Toutes trois, mal tenues (on y éreinte les femmes 1) appartiennent au même individu, ce qui empêche la concurrence. « Ah ! Monsieur, il y aurait de l'argent à faire, si on ouvrait une maison propre, avec des capitaux, et où l'on satisferait le client ».

Mais, dès le lendemain, Emile Zola qui a suivi les conseils de Noël Parfait, a déjà pris la route de Châteaudun, et le 6 mai, il peut écrire de cette ville à son ami Céard :

« Après une journée à peu près inutile passée à « Chartres, je suis ici depuis hier, et je tiens le coin « de terre dont j'ai besoin. C'est une petite vallée à « quatre lieues d'ici, dans le canton de Cloyes, entre « la Perche et la Beauce, et sur la lisière même de « cette dernière. J'y mettrai un petit ruisseau se « jetant dans le Loir, — ce qui existe, d'ailleurs ; j'y « aurai tout ce que je désire, de la grande culture, « et de la petite, un point central bien français, un « horizon typique, très caractérisé, une population « gaie, sans patois. Enfin le rêve que j'avais fait. — « Et je vous l'écris tout de suite, puisque vous vous

« êtes intéressé à mes recherches.

« Je retourne demain à Cloyes, d'où j'irai revoir « en détail ma vallée et ma lisière de Beauce. Après« demain, j'ai rendez-vous avec un fermier, à trois « lieues d'ici, en pleine Beauce, pour visiter sa ferme. « J'aurai là toute la grande culture. Aujourd'hui, « je suis resté à Châteaudun, pour assister à un grand « marché de bestiaux. Tout cela va me prendre

« quelques jours, mais je rentrerai avec tous mes do« cuments, prêt à me mettre au travail.

« Et voilà. Un temps merveilleux, un pays char-

« mant... »

La petite vallée, dont Zola parle ici à Céard, n'est autre que celle de l'Aigre 1, qui baigne avant de se jeter dans le Loir, les champs et les masures de Romilly. 1/Aigre, qui prend sa source dans le département du Loir-et-Cher, est un joli ruisseau dont le parcours ne dépasse pas une vingtaine de kilomètres. Au point de vue géographique, elle présente des caractéristiques assez curieuses. Etroit sillon creusé dans l'immense plaine, elle devait être plus importante aux temps anciens où la Beauce était recouverte de vastes forêts ; ses eaux étaient alimentées par d'autres ruisseaux qui se sont taris peu à peu et dont les anciens lits forment ce qu'on appelle des « vallées sèches » aux pentes arides et calcaires, d'un aspect très singulier. Les bords argileux de l'Aigre se couvrent de prairies marécageuses où poussent des touffes d'osiers, de roseaux et d'iris. AI la fin de son cours, les saules et les peupliers ne sont pas rares, et sur le coteau sud de Romilly s'étagent de nombreux champs de vignes — les vignes que l'on a tant reproché à Zola d'avoir introduites en Beauce 2.

Romilly-sur-Aigre : Ce petit bourg est fort plaisant,

i. Anatole France crut devoir reprocher à Zola d'avoir baptisé de ce nom le ruisseau qui traverse le village où se passe La Terre alors, expliquait-il, qu'il existe chez nous tant de « jolis noms de rivières ». France était excusable d'ignorer que l'Aigre n'était pas un surnom.

2. Ce n'est pas seulement aux alentours de Cloyes qu'il existe des vignobles. La culture de la vigne était pratiquée aussi dans la région de Maintenon et de Jouy. Sans doute, la vigne s'est faite plus rare en Beauce depuis 1 apparition du phylloxéra, mais, il n'y a pas longtemps, il existait encore dans le département plusieurs confréries de vignerons.

quand on l'aperçoit, émergeant entre les arbres, de la route qui vient de Cloyes. Là-haut, c'est l'église avec son portail, sa voûte romane, flanquée de deux tours rondes comme des donjons. Le village est en pente. Les maisons pauvres, très moussues, à un seul rezde-chaussée, avec grenier, recouvertes de vieilles tuiles sont dispersées au milieu de jardins fruitiers ; pas de rues, des sentiers le traversent, de véritables chemins de chèvres, bordés de haies, où sèchent des linges ; partout, des fumiers, des hangars avec des chaumes. En bas, ce sont des terres maraîchères, des arbres, des prés, très frais, très ombreux, tandis que, au-dessus des champs dont le blé déferle, on aperçoit la ligne bleue des collines du Perche, comme celle d'une côte lointaine, qui se profilerait à l'horizon.

Zola est fier de sa découverte, voici bien le village qu'il lui faut. Il n'hésite pas. C'est ainsi que ce petit bourg sans histoire deviendra le village symbolique de La Terre, qui, par la suite, restera fameux sous le nom de Rognes.

Seulement, à Romilly, il y a quelque chose qui gêne l'écrivain, c'est le château, un château du xve siècle, dénommé le Jonchet, entouré de pièces d'eau, dont les jardins descendent jusqu'à la rivière et dont le parc s'étend jusqu'à la lisière du bourg. Le château et surtout le châtelain sont inutiles, ils pourraient même être gênants. Zola se propose de dépeindre une agglomération rurale, sans mélanges étrangers et il désire ne pas étudier l'antagonisme qui mettrait fatalement aux prises le possesseur du château et la paysannerie environnante. Balzac n'avait-il pas traité ce sujet dans ses Paysans ? et il veut éviter de 'l'effleurer à nouveau. C'est pourquoi il n'y aura plus de château à Rognes. Le romancier imaginera donc que celui-ci était déjà en ruine au temps de la Révolution ; il n'en reste que d'anciennes caves,

recouvertes de ronces, noyées sous les lierres, et c'est dans une de ces caves que gîtera l'aîné des Fouan, Hyacinthe dit Jésus-Christ, avec sa fille « la Trouille ».

Dans Rognes, le village réel de Romilly qui lui a servi de modèle subira une autre transformation importante 1. L'auteur a retourné complètement son orientation. C'est ainsi que la partie principale du bourg, qui, en réalité, s'étage avec la mairie, le presbytère et l'église, s'élèvera dans le livre sur la rive opposée du côté de Cloyes et de Châteaudun. Quelle est la cause de cette modification voulue par Zola ? Elle paraît avoir eu surtout pour objet de rendre plausible l'histoire du « chemin ». Cette voie nouvelle qui doit couper le plateau et relier Rognes à la route nationale de Châteaudun, abrègera de deux lieues le trajet du village à la ville ; on comprend ainsi l'intérêt, l'utilité que peuvent en tirer les riverains. De tels détails nous montrent les soucis de logique et de « crédibilité » dont témoignait le romancier dans l'aménagement imaginaire de son village.

Le village de Rognes reconstruit par Zola est supposé avoir subi une décadence après la ruine du château et ne compte plus que trois cents habitants. On remarque dans les façades de plusieurs maisons des pierres sculptées qui proviennent de l'ancien château déjà en ruine en 1789. Sur l'emplacement de l'ancien parc, les paysans ont planté des vignes qui

1. Afin de bien faire comprendre cette transposition topographique, nous avons cru intéressant de publier en regard du plan réel de Romilly-sur-Aigre, le croquis de Rognes tracé de la main de Zola où sont indiquées les maisons de ses personnages. Ce dernier document nous renseigne sur la méthode employée par le romancier pour accommoder les documents que lui fournissait la réalité. Il ne voulait pas en être l'esclave ; et, au besoin, n'hésitait pas à leur donner le coup de pouce de l'artiste, à sacrifier leur exactitude rigoureuse au profit de la vraisemblance de l'ensemble.

donnent un petit vin, moins bon que celui de Montignyle-Gannelon, mais fort appréciable encore. Le gardechampêtre occupe une petite maison proche du presbytère. L'habitation des Charles est une ancienne « folie » d'un habitant de Cloyes qui l'a fait bâtir, elle tourne le dos à la Beauce, regarde la vallée de l'Aigre et le jardin, entouré de murs, descend jusqu'à la rivière. La maison des Buteau est en haut, devant l'église, au bord de la Beauce. Fouan habite la première maison du village sur la route en venant de Cloyes, et la Grande, à côté. La mairie et l'école sont près du pont à droite. Le cabaret de Macqueron se trouve, près du pont à gauche et celui de Lengaigne n'en est séparé que par un sentier à pic. C'est ce sentier, qu'il s'agira de transformer en route pour monter d'abord jusqu'à l'église, puis jusqu'à la ferme à travers le plateau (Notes de travail, feuillets 183 à 186).

L'église, la petite église de Romilly d'une architecture si curieuse avec son portail et ses tours n'a pas conservé non plus le caractère très spécial qu'elle présente dans la réalité. C'est que, de Rognes, l'écrivain a voulu faire un village-type, et pour cela, il a renoncé à dessein aux ressources que lui offrait le pittoresque local. Dans le même esprit, il a tenu à ne pas faire du curé un personnage trop important, lequel aurait été naturellement amené à prendre dans l'intrigue qu'il méditait un rôle agissant et décisif. Déjà, voici cinquante ans, on avait trop abusé et même mésusé des histoires de curés de campagne. Il fallait donc se méfier de mêler trop intimement le prêtre à l'existence de cette population villageoise pour ne pas tomber soit dans la sentimentalité courante, soit dans la gaudriole, soit dans l'excès fatal d'un anticléricalisme inutile. Aussi, Zola se souvientil fort à propos, de l'exemple de Médan, où les villageois, qui n'étaient pas assez riches pour s'offrir le

luxe d'un curé, avaient recours au desservant de Vernouillet, la paroisse voisine. C'est ainsi que le brave abbé Godart, curé de Bazoches-le-Doyen et que l'Abbé Madeline, nommé enfin à Rognes, quand la commune se décide à avoir une cure (physionomies très sympathiques, d'ailleurs), ne seront que des personnages de second plan, des silhouettes légèrement esquissées.

Emile Zola séjourna plusieurs semaines dans la région, visitant les fermes, les cabarets, assistant aux marchés et aux foires, causant avec les uns et les autres ; parcourant en tous sens l'immense plaine, à toutes les heures du jour.

A cette époque, il n'y avait pas d'automobile et la bicyclette elle-même n'était pas en usage. Dans ses promenades, Emile Zola qu'accompagnait Mme Zola se servait d'un landau de louage à deux chevaux. C'était un moyen de transport qu'il employait volontiers dans ses voyages. Ce genre de voiture avec sa caisse spacieuse, qu'il pouvait tenir à son gré ouverte ou fermée, lui faisait l'effet d'une sorte de studio ambulant où il lui était commode d'étaler confortablement ses cartes et ses plans, de prendre des notes, de consulter ses carnets.

Afin d'y représenter la grande culture, il hésita entre trois fermes également importantes : la ferme Thybaut, dans le Loiret, la ferme de la Flocherie ou des Bouches d'Aigre, la ferme de M. Hénault, à Villeloup, commune d'Ozoir-le-Breuil. Cette dernière lui parut plus moderne (elle l'était tout au moins voici cinquante ans, car, depuis lors, elle est restée dans le même état, réfractaire aux progrès scientifiques, à la motoculture, etc.). Avec ses vastes bâtiments rectangulaires, son immense cour, ses deux granges placées face à face et percées de larges portes mesurant trois mètres de hauteur, avec son écurie pour

huit chevaux, son immense bergerie, au fond, qui mesure soixante mètres de façade et qui peut abriter huit cents moutons 1, c'est la ferme de Villeloup que choisira Zola, mais il la rapprochera de Rognes dont elle ne sera plus qu'à deux kilomètres. Cette ferme Hénault deviendra le domaine de Hourdequin, la « Borderie »où règne Jacqueline, la servante-maîtresse, de qui la présence fouette le désir des hommes.

Pendant son séjour en Beauce, Zola résida le plus souvent à Châteaudun, où il était descendu à l'auberge du « Bon Laboureur ». Il assista avec une curiosité pleine d'intérêt au marché franc qui se tenait dans cette ville les premiers jeudis du mois. C'est d'un œil amusé qu'il observa le grouillement de la foule, « le bleu des blouses dégradé par les lavages, le noir des casquettes et au milieu les taches d'une blancheur éclatante des bonnets ». Mais son attention était bientôt requise par le manège des vendeurs et des acheteurs qu'il se plut à suivre au milieu de cette cohue paysanne, dans le bruit que faisaient le hennissement des chevaux, les meuglements du bétail, les cris des gens, les coups de fouet qui claquaient. Il en a rapporté des croquis pris sur le vif, que l'on retrouve dans ses notes de travail, et ses croquis hâtifs, tachetés de couleurs, aux traits succincts et rapides, lui permettront plus tard de composer le VIe chapitre

i. De cette bergerie, Mme Zola avait conservé un souvenir très vivace que, sur la fin de sa vie, elle confiait à son filleul Emile Solari : « En y pénétrant sa première impression fut celle de l'obscurité, d'une nuit parsemée de points phosphorescents qui étaient les yeux des moutons. A mesure que la vue s'habituait à l'obscurité, ces incandescences disparaissaient ». Emile Solari : Circonstances dans lesquelles

Zola composa ses -aw«es. (La Gran4 Revue, juin 1924).

de la cinquième partie où les personnages de La Terre se retrouvent au marché de Cloyes, l'un des tableaux les plus magistralement brossés de son livre.

Cependant, ce dont le romancier s'imprègne longuement, au cours de son inlassable randonnée, c'est du spectacle magnifique de la Beauce. Il en absorbe le paysage monotone et grandiose, il en retient les lignes panoramiques qui formeront le fond de sa fresque. Déjà, il prévoit les motifs d'orchestre qui, sans cesse, dans son livre, commenteront les gestes, l'action de ses personnages, les baigneront d'un large flot de poésie.

De ce décor, il découvre et fixe les détails pittoresques, il rassemble les éléments essentiels 1 : « les « fermes et les villages bleuâtres, le matin, par le beau « temps, les clochers qui émergent derrière les plis « de terrain » ; « les routes très blanches sans arbres « entre les champs verts, plates, droites à l'infini » ; « à l'horizon de petits arbres en forme de peigne, une « lisière de bois très lointaine, un bouquet, une re« mise, une oasis » ; « des moulins de bois, aux grandes « ailes déployées comme des voiles » ; « des mares « immobiles, les unes bleues, les autres grises, d'autres « sales» ; « la terre labourée est jeune et grasse, forte, « profonde ». « Des ondulations lentes et immenses « se détachent sur le ciel, pareilles à celle de la mer... » Iva similitude avec la mer frappe surtout l'écrivain.

Sans cesse, il y revient :

« Les seigles gris aux remous rougeâtres, le blé vert « jaune, l'avoine vert bleu, le trèfle incarnat d'un vert « plus noir que le trèfle ordinaire, et la couleur lorsque « les fleurs rouges ou roses sont en masse, rappellent « l'ondulation des vagues. Puis, les clochers qu i « émergent comme des mâts ; puis, les villages pareils

i. Notes de travail de La Terre (feuillets 116 à 120).

« à des îlots gris, puis, au coucher du soleil, des fa« çades lointaines vivement éclairées, toutes blanches « comme des voiles ; et le souffle du large, et la mo« notonie ; un continent lointain figuré par un bois et « la voûte du ciel, au-dessus de l'infini... »

Ne trouve-t-on pas ici la notation première de l'un des principaux thèmes symphoniques qui animent les pages de ce grand poème qu'est La Terre ? Et n'est-ce pas le cas de rappeler le rapprochement que faisait naguère entre l'auteur de La Tétralogie et Zola, le célèbre écrivain allemand Thomas Mann, lorsqu'il estimait qu'il y avait parenté d'inspiration et de moyens — par exemple le leitmotiv — entre Richard Wagner et le grand écrivain ? A ce propos, M. Auguste Villeroy 1 pouvait écrire :

« J'ai entendu, un jour, dans le jardin de Médan, « le poète André Dumas proclamer que l'auteur des « Rougon-Macquart fut un grand poète, et c'est la « vérité. Un poète et un génial symphoniste. Qui ose« rait prétendre aujourd'hui que Germinal, La Terre, «l'Œuvre, La Faute de l'Abbé Mouret, Une page « d'Amour, La Joie de Vivre, La Bête Humaine, Le Rêve, « ne furent point à la façon d'amples poèmes musi« eaux, appuyés sur de vastes masses orchestrales,

« où la voix de l'homme intervient seulement comme « une résultante, comme l'émouvante et nécessaire « partie d'un ensemble ? »

i. Auguste Villeroy : Wagner et Zola (Comœdia, 3 août 1933).

CHAPITRE IV

L'UTILISATION DES MATÉRIAUX. — L'ÉBAUCHE. — LA « TERRE », HÉROÏNE DE L'OEUVRE. — LES PERSONNAGES PRINCIPAUX ET SECONDAIRES. LEUR ÉTAT-CIVIL ET LEUR RÔLE. — PRÉDISPOSITIONS PHYSIQUES ET MENTALES. — APPORT DANS L'ÉPOPÉE D'UN ÉLÉMENT COMIQUE. CONCORDANCE DES TRAVAUX, DES AMOURS ET DES SAISONS.

Au début de juin, Zola est de retour à Médan. Sur la table de son vaste et clair cabinet de travail, les notes, les ouvrages de toute sorte, les références techniques, se sont amoncelés. Il possède la topographie de son roman et sa palette est déjà toute prête. Les matériaux sont rassemblés ; les voici à pied d'œuvre. De tout cet amas documentaire de ces visions personnelles qu'il rapporte de Beauce, de ce sujet si large, si complexe presque trop riche, de ce chaos, il va falloir dégager la substance et la forme. Pour l'écrivain, le terrible travail de la création va commencer. C'est la « lutte avec l'ange ». Lui-même ne se dissimule pas les difficultés de sa tâche, la hardiesse de son entreprise. Ce sentiment, Zola le confie à des correspondants familiers, notamment au critique hollandais Van Santen Kolfï : « Ce roman m'épouvante moi-même, car il sera un des plus chargés en matière, dans sa simplicité », et plus tard,

« C'est une œuvre bien longue, bien hardie et qui me donne un mal infini ».

Emile Zola a commencé l'ébauche de La Terre. On sait déjà l'importance que le Maître attachait à cette partie préparatoire de son travail.

Le début de cette ébauche est très beau. Dans ce soliloque écrit pour soi-même et qui était destiné à rester secret, on sent avec quelle ferveur, il aborde son énorme sujet :

« La Terre, c'est l'héroïne de mon livre, la terre « nourricière, la terre qui donne la vie et qui la re« prend impassible. Un personnage énorme, toujours « présent, emplissant le livre. L'homme, le paysan « n'est qu'un insecte, s'agitant sur elle, peinant pour « lui arracher sa vie. Il est courbé, il ne voit que le « gain à en tirer, il ne voit pas le paysage.

«... La terre. C'est l'héroïne de mon œuvre... Il faut

« que mes personnages soient tous emplis de la passion « de la terre. L'amour entêté chez le vieux, l'amour « absorbé, pondéré et continu chez le gendre, l'amour « désordonné chez Buteau. C'est chez lui surtout que « j'étudie la passion de la terre. Elle est le mobile de « tous ses actes, quand il refuse sa part, quand il « épouse Lise, quand il viole Françoise, quand il la « tue. Son amour n'est que le rut du mâle grisé par la « terre. — Et la terre est dans tous les actes, le vieux « partageant, le vieux allant et venant, puis, mourant, « repris par la terre, tandis que l'on sème et que la « ferme brûle. La terre prise à la poignée et lâchée « lentement par Buteau, pendant le mesurage. Tous « à la terre, même les épiciers, les marchands de vin, « qui tous ont des champs. — Je crois donc qu'il ne « faut pas incarner la terre dans un personnage. Au« cun ne serait assez grand, aucune femme. Mais « pourtant, je puis mettre de la terre dans Françoise, « un peu abêtie, très bien portante, lourde et incons-

« ciente, fertile, grasse en odeur. Brune alors, hâlée « déjà, avec de grands yeux tranquilles, femme de « bonne heure, ferme et solide, la parole grasse et « lente. Et elle grise ceux qui l'approchent, comme « la terre. Matérielle et passionnante. — Seulement, « ce n'est là qu'un coin. La terre, la vraie, domine « et emplit le volume, toujours présente. Et surtout « son impassibilité, son indifférence pour l'individu : « toute pour la vie qu'elle entretient. La naissance, « la mort, ce sont des états, des mots : elle ne fait que « de la vie, allant à un but inconnu. Ces insectes « qui vivent d'elle, qu'elle laisse faire pour le grand

« but... »

Nous devinons déjà comment va s'édifier la charpente du livre. Celle-ci sera en même temps très solide et très simple. La terre s'incarnera moins dans un personnage que dans un groupe. Cet « unanimiste » avant la lettre a déjà choisi son village dans lequel il synthétisera des traits de mœurs et de caractère, qui sont d'ailleurs épars en mille autres villages. Mais, dans ce village dont nous verrons se comporter et s'épanouir devant nous l'âme collective, une famille va dominer. Cette famille, ce sera la tribu des Fouan, tribu sédentaire fixée là depuis des siècles sur la rude terre de Rognes, dans ce coin perdu de la Beauce pouilleuse, et qui peine et qui souffre et qui ahanne pour persévérer et pour vivre, comme ont vécu ses ancêtres, rivés à la glèbe ingrate. Ce groupe humain sera soumis à des gestes ataviques, et le milieu va exercer sur lui sa tyrannie fatale. Tous sont mûs par une force irrésistible, cet amour du sol, cette passion de posséder, qui les subjugue, qui les envoûte, qu'ils poussent jusqu'au paroxysme et qui est leur unique raison d'exister. Le drame naîtra de ce destin tragique que leur impose je ne sais quelle servitude farouche. Cependant, chez ces

descendants de Jacques Bonhomme, chacun des individus dont la famille est le total, nous les verrons se diversifier, se heurter, composer des figures différentes, soumis à la puissance aveugle de leurs tempéraments.

C'est ainsi que le romancier va construire les personnages représentatifs et centraux, que l'on voit peu à peu émerger de la masse, et, ceux-ci, apparaissent campés magnifiquement, taillés en plein bloc à coups de marteau. En chacun d'eux, s'incarnera un instinct, un vice, une passion, une force.

Le premier de ceux-ci est Louis Fouan, cette figure du vieux paysan dépossédé, que, dans son roman, Zola a traitée avec une rare puissance et une tendresse apitoyée. Voici, d'après ses notes de travail, comment il conçoit la physionomie du père Fouan et comment il détermine son rôle :

« Louis Fouan. — Il a soixante-dix ans en 59. Il est donc né en 1789 et il aura quatre-vingt-un ans en 70, lorsqu'il mourra.

Taille moyenne. Très robuste, autrefois, bien membré, dur et travailleur. Mais comme diminué par l'âge, surtout se courbant de plus en Plus vers la terre, comme s'il y retournait. Cette courbe indiquée au début et grandissant. Comme figure prendre le père Martin ou plutôt Auguste. Voyer (Paysans de Médan), figure maigre, avec son grand nez, traits secs et creux, par Plans très nets. Rasé, sauf des petits favoris courts et grisonnants. A la fin, peut-être avec toute sa barbe inculte. Encore des cheveux gris, Plantés très drus. Il les perdra peutêtre à la fin. La voix vive et brusque.

Caractère ; il a été violent, autoritaire, très travailleur,

très sobre, très économe. Son unique passion a été la terre : tout ce qu'il a fait pour la garder et l'augmenter. Il faut que le drame soit entre lui et Buteau son fils, qui a hérité de sa passion de la terre, et surtout de sa violence, mais plus tumultueuse. Il se heurte contre son sang ; et le montrer alors affaibli, ravagé, épuisé par un travail de soixante ans (il travaillait à dix ans). Lui, d'ailleurs, d'une génération plus forte, plus équilibrée. Pas de vice, un peu ivrogne seulement et vieille France. — Le drame sera dans l autorité paternelle, très vivace en lui (une révolte chez le notaire, tous ses fils tremblent). Mais cette autorité fléchit avec l'âge, et il n'est plus rien, dès qu'il a tout donné : la résignation à son inutilité qu'il sent. Donc partir d'une scène où il fait tout trembler, chez le notaire, pour bien montrer quel a été son Pouvoir ; et, partant de là, pour indiquer sa déchéance lente. Une autre scène de révolte au milieu, où il ne fait plus trembler personne ; pour marquer la déchéance. Et, à la fin, le pain jeté comme à un chien, le roi Lear, avec la résignation, l'acceptation de la mort, tout seul. — Donc toute la première partie avec autorité et finir cette première pour avoir Fouan travaillant encore peut-être, et Buteau refusant sa part. Fouan alors menaçant devant cette révolte de son fils, et grand, encore autoritaire. Cette scène est pour montrer la dépendance de Buteau, qui deviendra le maître impitoyable de son père.

Au pète Fouan, s'oppose la Grande, son aînée, la vieille paysanne, de qui l'âpreté pour elle-même et l'entêtement à conserver son bien, lui attirent le respect et la considération du village tout entier :

« Marianne Fouan, dite la Grande. — Née en 1779 a vu la Révolution, quatorze ans en 93. L'aînée des Fouan, sœur de Louis, de Jérôme et de Charles. Elle

a dix ans de plus que Louis, donc qlfatre-z'¡'ngl-rntze en 70, Très r;rande, d'où son .\lIrllOJJl. (La Beau Ï;,aîl(l). Encore toute droite, maigre et dure ; gros os. Têle déchan/tic d'ol"l'rlil de proie, Cil haut d'un cou déplllJJlé. Le grand ne de la faJJlllle, qui semble s'être allongé et recolldI Yeux ronds et fixes, plus de cheveux, que quelques touffes sous la JJlaJ/II(}llc. RIdée, cOldlfrée, lannÙ, mais encore ses denls, Couleur de terre. Marchant avec une (({IIIIL', moins pour .\'op/myer que pour se d/jo/dré', battre le lllli}lt!I. Toit jours le bâton /(?(''c. Très respectée d'ml/I'lir\. et ( rainte. {'l'!I({(Ii!aholi de la terre. Travaille ('11(',))(, <>it va regarder travailler sa lene, en maîtresse I('jllhll' fJ'UIII' avance et d'lInc dureté cxcessive. Exige des égards connue une paln'({l'c!ze. égards q Il ' Ii Il lui rend d'ailleurs à cause de sa fortune q 11 ' 0 n espère et elle les déshérite tous à la fin, voir pourquoi. Ne pas oublier que te paysan ne donne pas aux étrangers. -— Une figure terrible de la volonté, de la propriété, de l'entêtement èt JI(, rien lêicher de ses I)i'ciis. L't admirée pour cela JJl ê 112 C ,

Tour à tour, les honnêtes Delhomme, la saine et sage Françoise et sa sœur Lise Mouche, auront aussi leur ficlic,,, résumant leur etat-eivil, leurs dispositions mentales et physiques

Françoise I\Iouche. — Quatorze ans de moins que son marz', Plus petite que sa sœur, mais lui ressemblant, sans éclat, le bnÚt, la gaÙtJ. Plus jolie d'abord, les traits réguZz'ers. Yeux JJlagniflques, grands, profonds, bruns. Elle brune, lèvres fortes, un ncz droit, sous un front pcld, très bon, face allongée, petite gorge dure, yeux noirs très profonds, reste mince, léger duvet aux lèvres, dès la pu berté. Femme de bonne heure, hâlée, dorée déjà. Passionnante, grisant comme la terre, ceux qui l'approchent. Maigre mais forte en odeur, une bonne

odeur de terre. Oui, pas très intelligente, un peu simple. Idées honnêtes, relativement. N'aime pas Jean, mais l'épouse tout de même. Plus attirée vers Buteau malgré sa colère. Comment elle se défend contre lui, et se laisse vaincre sans rien dire. Puis, sa révolte exaspérée...

Ainsi donc, en secret, Françoise, a l'envie, le besoin de Buteau. Il n'est pas à elle, elle ne veut pas y songer. Puis de la colère qui n'est que du dépit. Elle n'aimerait donc pas Jean, elle l3 prendrait simplement par dépit et pour sortir d'affaire, d'autant plus qu'elle n'a personne, que pas un garçon ne se soucie de se heurter à Buteau, et que les commères, à la fontaine, prétendent qu'elle a couché avec Buteau et Jean, ce qui n'est pas vrai. Car elle résiste aussi à Jean, il l'a vierge à la fin. Elle le trouve en outre beaucoup trop vieux, a comme un dégoût de son âge mûr. A la fin, elle le déteste presque aussi. Analyse de cela, confession générale, quand elle meurt ; ou mieux, elle emporte son secret. On devine simplement. Le mouvement est la haine entre les deux sœurs, et l'amour combattu par l'idée du juste, du tien et du mien.

Si cela ne me la donne pas sympathique dans le sens romanesque du mot, cela me la donne vivante, et je n'en veux pas davantage. La faire très charnelle, très vivante, très simple, très admirable et très désirable dans son instinct.

Delhomme. — Quarante ans en 59, cinquante en 70. Type de Burneron, roux avec figure carrée et calme. La peau épaisse et rouge brique, yeux ronds, bleu faïence, fixes. Les joues carrées, le menton carré, le front carré, le nez recourbé, la bouche fermée et carrée. Deux grands plis partent du nez et coupent le bas du visage en détachant le menton. Lent et court et muet. Parle très peu, se remue avec méthode. Un bœuf au travail, toutes les qualités : sobre, travailleur, honnête.

Connu pour sa justice qui le fait prendre Pour arbitre. Mais il ne faut pas que son intérêt, son droit surtout soit en jeu, car il devient alors impitoyable. Manquant enfin de tolérance et de bonhomie. Se laisse conduire par sa femme, sans que cela Paraisse

Fanny Fouan, épouse Delhomme, la Delhomme. — Trente-quatre ans en 59 ; née en 1824, aura 46 ans à la fin. S'est mariée à 20 ans, -en a 21 en 1845, Nénesse, son fils doit avoir 14 ans en 59. Ressemble à son père, mais en bien. Agréable, menue, avec un grand nez. Je prends pour type Mme Burneron, le nez en Plus. Brune, vive, tenant du père comme caractère. Bonne ménagère, secondant très bien son mari, plus intelligente que lui. (le contraire- de chez son Père). Menant tout, âpre au gain, avaricieuse, mais surtout très susceptible, se fâchant pour un rien. Prendre le caractère de Mme Burneron. Le trait dominant est dans son intelligence qui conduit son mari. Il faudra faire sentir cela chez le notaire, et par la suite. Puis, ne pardonnant pas une injure de son Père. Juste, ou se croyant juste, lorsqu'elle est dure.

Lise Mouche, femme Buteau. - Tient de son père, courte, forte, bien portante. Visage rond, cheveux drus et gras, châtains. Gros yeux, grosse bouche, gros nez, mais agréable. L'air gai et ouvert. Se fanera vite, déjà moins agréable lors du mariage. Grossira, deviendra énorme. Bonne ménagère, active et bruyante. Mais gourmande, s'oubliant à des chatteries, toute seule, et glissant même à la paresse. Pas mauvais cœur, peu à peu intéressée pourtant, au contact de-son mari, devenant à la fin dure et emportée, avec des abandons de bonté. Vis-à-vis de sa sœur Françoise, même travail : dévouée d'abord, puis jalouse et mauvaise. Quand son mari lui crie qu'il a couché avec sa soeur, pas trop de

révolte. Elle le croit pourtant, dit que c'est cochon, mais trouve ça assez naturel au fond. Ce n'est que plus tard que la colère vient, lorsque le partage se fait et que la question d'intérêt les divise

Quant à Jean Macquart, il reste, lui, un étranger, un passant, relié au groupe par des liens fragiles et provisoires. C'est accidentellement qu 'il sera mêlé au drame et il le traversera, comme Etienne Lantier, dans Germinal.

Dans sa note sur Jean Macquart, l'écrivain explique le rôle que celui-ci doit tenir dans l action du livre :

Je voudrais Jean plus large dans le roman. Je crains qu'il ne recommence Etienne. Donc au sortir du service militaire, je lui donne la dignité de son métier. Il échoue à la ferme et comment il est pris par Jacqueline. Il s 'y abandonne un peu confus, au fond, démoralisé, achevé par ce bien-être, ayant, je le répète, des remords. Mais ne pas oublier son caractère, lent, peu intelligent, raisonnable, honnête. Il n'aime pas Jacqueline, il a été pris, séduit par elle, trouvant ridicule de résister. Et son avachissement, son bonheur à la campagne, le rêve qu'il y fait dans le calme de cette terre et qui ment à la fin. Puis, sa passion pour Françoise qui naît lentement et qui éclate... Le calme qu'il a esPéré et qu il ne^ trouve pas à cause des hommes, les hommes qui lui gâtent la nature... Et la guerre qui le reprend à la fin, c'est à cela qu'il retourne, éperdu, chassé de la terre, se rejetant à la tuerie. Donc, au début, le montrer très bon, aspirant au repos et le heurter pendant tout le temps contre l'homme mauvais sur la terre grande et bonne. Cela me donne absolument ce fait que je cher chais, la vilenie de l'homme sur la terre belle. Ne pas en faire un poète, mais un homme supérieur au paysan, malgré

sa lourdeur d'intelligence, sentant la campagne et étant pour elle au-dessus de la possession immédiate... Il verra le paysage que Françoise et les autres ne voient Pas.

A côté de ces personnages, qui ont l'importance de protagonistes, il en existera une kyrielle d'autres, comparses à la physionomie plus ou moins poussée, d'allure cocasse ou pittoresque, qui interviendront dans le drame, souvent à la manière du chœur antique, pour le souligner ou pour en compléter l'atmosphère.

Entre toutes ces figures secondaires qui ne sont pas les moins bien venues, il faut citer le ménage des Charles, les tenanciers de maison publique, retournés au pays natal après fortune faite et qui jouissent de la considération générale, due à des gens qui ont réussi. Charles est un bel homme de soixante-cinq ans, à la face rasée et correcte d'un magistrat retiré, et les gens du village sont fiers de lui serrer la main qu'il leur tend avec condescendance ; son épouse étale la pâleur rosée d'une vieille religieuse qui aurait vécu à l'ombre des cloîtres ; et avec quel souci, elle veille sur l'éducation de sa petite-fille qui ne doit rien connaître des basses réalités ! Il y a ce gueux de Hyacinthe Fouan, dit Jésus-Christ, un gaillard qui fit scandale, lors de la parution du livre et qui porte à cause de son visage ravagé et de sa longue barbe un surnom depuis longtemps usuel dans toutes les campagnes de France. Il y a sa fille, cette « Trouille » maraudeuse et garçonnière, toujours escortée de ses oies sifflantes, quand elle ne se débauche pas derrière les haies avec les amoureux de son âge, Delphin et Nénesse, encore deux drôles de galopins. Et il y a

aussi, parmi beaucoup d'autres, « N'en a pas », la fille du cabaretier, ainsi dénommée à cause d'une particularité physique et qui fit couler, voici cinquante ans, des flots d'encre indignés.

La plupart de ces comparses sont, au fond, des comiques. Leur présence servira à atténuer ce que le sujet même de la Terre peut présenter d'austérité farouche et de rudesse. N'avons-nous pas affaire à des paysans français, nés d'un sol où la gauloiserie est toujours vivace et sans cesse renaissante ? Aussi découvre-t-on dans l'œuvre nouvelle de Zola, où s'épanouira parfois une gaîté drue, volontairement violente et grasse, comme l'irruption à travers le naturalisme, du rire rabelaisien. La population de Rognes comptera même un animal comique qui est une composition infiniment drôlatique, il s'agit de l'âne Gédéon, ce quadrupède farceur, aux ruses extravagantes, qui sait ouvrir avec sa bouche le loquet de la porte pour voler du sucre dans la cuisine et qui, le jour des vendanges, absorbe un plein baquet de vin et se saoûle comme un homme.

Ce sens large et franc du comique, qui naît logiquement des situations, le romancier nous en avait donné de multiples témoignages. Entre beaucoup d'autres, je rappellerai la « fête de Gervaise » et la « visite au couvre » dans l'Assommoir, le personnage de Trublot dans Pot-Bouille et cette nouvelle, trop peu connue et qui est peut-être un petit chef-d'œuvre, qui a pour titre la Fête à Coqueville.

Sans doute, la jovialité de ces gens de Rognes ne cesse d'être lourde, populaire et bon enfant, elle laisse cependant un sentiment de farce amère. C'est que les plaisirs des paysans à peine dégagés de l'animalité, les pieds collés à la terre originelle, restent mornes et restreints. Leurs joies ne sont qu'un autre aspect de leur misère, et Zola l'a bien compris, quand

il nous en dépeint la candeur primitive avec une hallucinante véracité.

D'inéluctables instincts prescrivent, en quelque sorte, les gestes des divers personnages et leurs passions ; leurs énergies seront déterminées, par le concert des forces naturelles. Une secrète concordance n'existe-t-elle pas entre les épqques de l'année et les activités vitales de ces terriens qui ne peuvent se soustraire comme les habitants de nos villes aux exigences du calendrier ? Aussi trouve-t-on dans les notes de travail deux documents extrêmement curieux et que nous ne rencontrons nulle part ailleurs, lorsque nous compulsons les textes et matériaux réunis pour les autres romans. Il s'agit de deux plans par saisons. En dressant ces deux plans, s'avèrent une fois de plus les soucis scrupuleux de composition qu'apportait Emile Zola dans l'ordonnance de ses romans 1. Dans celui-ci, les travaux de la campagne, les germinations souterraines, le verdissement des plaines, les tâches des hommes et leurs amours, coïncideront avec les palpitations mêmes du sol, avec les féeries successives des heures et des jours.

Ainsi s'achève le travail préparatoire de cette œuvre dont nous pouvons, dès à présent, pressentir l'ambition et les grandes lignes. Elle veut être d'abord une étude sociale : la monographie du paysan éternel, envisagé sous un angle contemporain et dans une contrée déterminée. Mais comme le sujet s'amplifiera sous le pouce du maître écrivain ! Déjà nous prévoyons que ce roman naturaliste va prendre l'allure

i. L'action de La Terre s'espace entre 1860 et 1870. La première partie se passe en octobre 1860. Le premier et le deuxième chapitre déroulent leurs épisodes un samedi, le troisième le mercredi suivant, le quatrième trois jours après et le cinquième le soir même du précédent. La seconde partie a lieu en été, la troisième en automne, la quatrième au printemps ; les mois y sont aussi soigneusement indiqués.

lente et grave, d'une épopée moderne, entrecoupée d'épisodes héroï-comiques, rehaussée de larges poèmes à la gloire du travail et de la terre, se déroulant en larges et puissants chapitres, chapitres-fresques, frissonnant de vie, et qui ont l'air, parfois, d'être de larges morceaux de paysages arrachés au sol de France.

CHAPITRE V

IvES ÉTRANGES COÏNCIDENCES D'UN PROCÈS AUTHENTIQUE AVEC CERTAINES PÉRIPÉTIES DU ROMAN. — 1/AFFAIRE LEBON. EN COURS D'EXÉCUTION, L'ÉCRIVAIN MODIFIE SON DÉNOUEMENT. LES DEUX « MORTS » DU PÈRE FOUAN.

La mise en chantier de La Terre avait, de son aveu même, causé au maître de Médan un mal énorme, et sa fatigue était telle, au mois de septembre 1886, qu'il fut obligé de s'interrompre pour prendre un peu de repos. Il partit donc pour Royan où l'appelait son éditeur Georges Charpentier ; il passa plusieurs semaines sur cette plage, en compagnie d'une bande d'amis, le critique d'art Théodore Duret, le collectionneur Cernuschi, le poète-imprimeur Victor Billaud, lequel devait être son initiateur dans l'art de la photographie qui fut la distraction favorite de ses dernières années.

Ses rapides vacances terminées, Zola se remet à La Terre, qui lui coûtera encore dix longs mois de travail, à peine interrompus par la représentation de PotBouille et par celle de Renée.

C'est ici, le moment de raconter comment le romancier fut amené à modifier l'un des épisodes essentiels de son livre, la Mort du père Fouan. Un changement de cette nature était rare chez Zola, et le cas, ici, ap-

1

paraît peut-être unique, car, lorsque l'écrivain avait établi son « plan par chapitre », il ne s'écartait jamais de la voie qu'il s'était tracée.

Iva chose n'est point sans intérêt, puisque plusieurs controverses se sont engagées à ce propos, tout récemment, à la suite du discours de M. Jean Zay, ministre de l'Éducation nationale, qui présida, en 1936, le pèlerinage traditionnel de Médan :

« Je voudrais, formulait M. Jean Zay, citer un « exemple peu connu, dont le récit m'a été fait par « de vieux paysans solognots, à propos de celui de ses « romans dont on a le plus contesté la vraisemblance, « je veux dire La Terre. Vers décembre 1886, dans les « environs de Romorantin, on vit venir en reporter « un voyageur qui suivit minutieusement l'enquête « menée sur un crime abominable, dont les auteurs, « parmi lesquels une femme — la dernière exécutée « en France — devaient être guillotinée en janvier « 1887. Les époux Thomas avaient brûlé leur mère « dans la cheminée de la ferme. Depuis l'instruction « judiciaire jusqu'aux débats devant la cour d'Assises « de Blois, Emile Zola, le crayon à la main suivit tous « les détails de l'affaire, et lorsque, plus tard, on l'ac« cusa d'avoir campé des monstres imaginaires, il « pouvait sourire et dédaigner de proclamer une fois « de plus sa parfaite probité d'écrivain. »

L'affaire criminelle, à |i laquelle faisait allusion M. Jean Zay n'est autre!,que le crime des époux Thomas, meurtriers de leur mère, la femme Lebon, horrible parricide, commis voici cinquante ans, qui est resté célèbre dans les annales judiciaires.

Il n'est pas douteux que les circonstances dans lesquelles fut assassinée la femme Lebon sont les mêmes que celles qui accompagnent dans La Terre le meurtre du père Fouan. Mais, d'autre part — et c'est là un fait troublant, car Zola avait l'habitude d'y indiquer

ses sources en les discutant — il n'est nulle part question, dans les notes du roman, du crime des époux

Thomas.

Concernant cette affaire et les analogies qu'elle présente avec l'un des épisodes principaux de La Terre, un jeune professeur, M. Georges Gruau, qui prépare une thèse de doctorat sur Emile Zola, nous a donné des renseignements très complets dans un article du Mercure de France, du Ier novembre 1936 1.

Le lieu du crime se trouve voisin de celui de La Terre, puisque Romilly (Rognes) n'est qu'à deux kilomètres du Loir-et-Cher. Or, c'est dans ce département, à Luneau, près de Selles-Saint-Denis, que les parricides accomplirent leur forfait.

La victime était une femme Chaitaignaut, Marie, femme Lebon, âgée de 60 ans et mère de trois enfants. Usée par le travail, elle avait dû abandonner sa place de servante et demander l'hospitalité à ses enfants. Elle a environ 300 francs d'économies, mais, si chacun des enfants veut bien de l'argent, personne ne consent à se charger de la bonne femme. Elle est, enfin, recueillie par sa fille et son gendre Thomas et la vie ne tarde pas à devenir un véritable enfer pour la pauvre vieille. Sa seule consolation est sa petite-fille à qui elle donne des sous en cachette et qui apportera à l'audience des témoignages effrayants. Voici, d'après M. Georges Gruau qui le reproduit dans son article, l'acte d'accusation :

1. « Zola, constate M. Gruau, n'a fait qu'adoucir l'horreur de la scène dont les journaux du 24 novembre 1886 lui offrirent les éléments. Toutes les fois que l'on a voulu accuser Zola d'exagération, de fausse psychologie, d'outrance, il s'est trouvé que la réalité venait lui donner raison ».

Lire aussi sur ce sujet le Bulletin de la Société des Amis de Zola, année 1936, nO 22.

Dans la matinée du 29 juillet, Thomas alla chercher son beaufrère Alexis qui se rendit avec son frère au Luneau. A leur arrivée, ils trouvent leur mère enfermée dans la grange ; elle avait les sourcils brûlés. Leur sœur leur avoua cyniquement qu'à la suite d'une querelle elle l'avait poussée dans le feu.

Les frères Lebon ayant demandé à Thomas si l'argent que celui-ci prétendait avoir été égaré ou jeté par leur mère, avait été retrouvé, une querelle s'éleva, à laquelle mit fin l'arrivée du curé. Après le départ de celui-ci, on se mit à table. La femme Lebon était couchée dans son lit. Entre cinq heures et demie et six heures, le repas s'interrompit.

La femme Thomas offrit à boire à sa mère ; sur le refus de celle-ci, elle dit à ses frères : « Puisqu'elle ne veut pas boire, il faut la porter au feu. » Ceux-ci obéissant, l'enlèvent de son lit et la portent dans la cheminée. Thomas prend des mains de sa femme une poignée de paille que celle-ci vient d'arracher du lit, l'approche du vêtement de sa victime et y met le feu. Comme celle-ci essayait de se débattre, il la repousse à violents coups de genoux dans la poitrine et la maintient dans le foyer.

Cette scène, ayant eu pour témoins les enfants épouvantés, parmi lesquels la jeune Eugénie Thomas, âgée de sept ans, qui en a rapporté les horribles détails.

Leur forfait accompli, les frères Lebon et leur sœur se rendirent aussitôt au presbytère pour se confesser, puis allèrent à la mairie déclarer le décès de leur mère. Pendant ce temps, Thomas était resté près du cadavre de sa belle-mère qui brûlait encore à dix heures du soir.

Quand la gendarmerie vint faire ses constatations, elle trouva le corps de la veuve Lebon en partie carbonisé, les pieds et la tête avaient été seuls préservés du feu, circonstance qui écarte l'hypothèse de l'accident.

D'autre part, le médecin qui a procédé à l'autopsie a déclaré que la victime avait été brûlée vive. Thomas seul a cherché à nier sa coopération au meurtre de la veuve Lebon. La femme Thomas et les frères Lebon ont avoué leur abominable forfait.

Le procès avait été jugé à Blois, les 24 et 25 novembre 1886. La femme Thomas et son mari furent condamnés à mort, alors qu'Alexis Lebon était condamné aux travaux forcés à perpétuité et

i. Vendémiaire du 26 janvier, 1937 : « L'horrible exécution de la dernière femme guillotinée », par René Deprez.

qu'Alexandre s'en tirait avec vingt ans de la même peine.

L'exécution eut lieu sur une place publique de Romorantin, le 24 janvier 1887. Le supplice de la femme Thomas, la tête recouverte du voile noir, donna lieu à des scènes répugnantes et scandaleuses et, depuis lors, aucune femme, condamnée à la peine capitale, ne fut plus exécutée en France.

L'analogie est frappante entre le meurtre du vieux Fouan et celui de la mère Lebon. Mêmes mobiles, mêmes circonstances, notamment le feu mis avec des bouchons de paille et aussi ce fait atroce, la présence des enfants qui assistent au drame.

Or, si nous nous rapportons à l'ébauche de La Terre, l'écrivain se montre hésitant sur la manière dont mourra le père Fouan.

« Et l'agonie du vieux. Si je pouvais le faire mourir « dans La Terre, —je le ferais lever, étant tout seul — « sortir dans le jardin pour avoir un rayon de soleil, « tomber, s'asseoir par terre, mourir là. Enfin, cher« cher quelque chose de typique. Ne pas oublier que «" là serait le secret de Françoise. Y a-t-il intérêt qu'il «:le dise à Jean ou à Françoise. Si Buteau sait qu'il a « le secret, cela vaut mieux et je verrai à faire parler « ou ne pas parler le vieux. Buteau le surveillerait, « très inquiet, songeant à la justice. La mort du vieux « sera très grande, si elle est surtout muette. Se rap« peler qu'il est fâché avec les Buteau depuis le vol « des titres, et qu'il ne dit pas un mot. A-t-il peur que « Buteau le tue aussi ? Il pourrait bien le hâter, et je « le puis d'autant plus qu'il a intérêt à faire dispa« raître ce témoin. Peut-être la peur du poison lent « chez le vieux, ou d'un sortilège qui fait mourir, « sans que'la justice puisse rien y voir... Buteau au« rait pu très bien céder à l'envie de le tuer... Pousser « les choses à l'extrême de la logique...

Le sentiment initial de Zola avait donc été de faire mourir le père Fouan « dans la Terre » dans cette terre qu'il a tant aimée, et cette fin n'aurait pas été sans grandeur. Mais, plus tard, dans la période de conception et de tâtonnements, l'écrivain se montre hésitant, car, si la mort naturelle du vieux paysan a plus de beauté, plus de poésie, il pense aussi que la logique du drame exige de Buteau le geste qui tue, le geste qui le débarrassera du témoin de la fin de Françoise, le geste qui le libérera d'un cauchemar.

Ce dénouement, si fatal qu'il soit, ne paraîtra-t-il pas trop atroce ?... Le lecteur n'en suspectera-t-il pas la vraisemblance ?... Il n'est pas douteux que ce furent les débats de l'affaire Lebon qui déterminèrent Zola à vaincre ses scrupules et à modifier ce dénouement en cours d'exécution de son roman.

Les dates, en effet, sont là. Le crime des époux Thomas est découvert au mois d'août, un peu avant le départ du romancier pour Royan. Le procès en cour d'assises se déroule au mois de novembre, alors que « l'écriture de La Terre est déjà commencée. >■

Pourtant, au moyen de sa correspondance, grâce à d'autres points de repère et à d'autres recoupements, les emplois du temps de Zola sont, aujourd'hui, connus et ses itinéraires établis. Les dires des paysans solognots, de qui parlait M. Jean Zay dans son discours, auraient besoin d'être contrôlés, et tout laisse supposer que ces braves gens ont été victimes d'un de ces phénomènes d'imagination collective qui sont à l'origine de toutes les légendes ; phénomène qui s'explique doublement, ici, en raison du retentissement du procès et de la célébrité du roman.

On ne trouve aucune trace d'un voyage qu'aurait accompli Zola à Romorantin en 1886. Encore moins, l'écrivain ne put assister, au mois de novembre de la même année aux débats des assises. Ia présence d'une

personnalité aussi connue que l'auteur des « RougonMacquart » n'aurait pas passé inaperçue au Palais de Justice de Blois, alors que les grands journaux de Paris, Le Rappel, Le Soleil, L'Intransigeant, Le Petit Journal, etc..., avaient envoyé leurs rédacteurs judiciaires suivre ce procès sensationnel. On n'a, d'ailleurs, qu'à relire la Correspondance de Zola 1 pour se convaincre que le jour de l'ouverture des débats, le 24 novembre, il se trouve à Médan (sa lettre au peintre Guillemet en fait foi).

Mais Zola, qui était abonné à la Gazette des Tribunaux et qui se tenait toujours au courant de l'actualité, avait ainsi connu toutes les péripéties du procès Lebon et c'est à ce moment, en pleine gestation de son livre, qu'il pensa à les utiliser.

Ne lui fournissaient-elles pas, à l'appui d'un épisode dont la logique même le laissait inquiet, l'apport d'un document humain d'une vérité flagrante, incontestable ?

Ainsi donc le chapitre du roman auquel les critiques de l'époque allaient reprocher le plus violemment son invraisemblance, celui que quelques-uns d'entre eux iraient même jusqu'à qualifier de monstrueux, puisait, au contraire, son authenticité dans le dossier d'un procès qui avait, quelques mois auparavant, passionné l'opinion publique ; mais ceux-ci n'avaient même pas songé à s'en souvenir.

Toute cette histoire, qui demeure ainsi parfaitement claire, aboutit à une preuve nouvelle de l'honnêteté que le grand écrivain apportait dans son labeur d'écrivain et d'artiste. Maintenant, a-t-il eu tort, a-t-il eu raison de sacrifier la première idée qu'il avait de faire expirer en pleine nature son vieux paysan de la Terre ? A chacun de nous de l'apprécier selon son goût.

1. Edition des Œuvres complètes, p. 663.

L'assassinat de Fouan est plus âpre, plus vrai, plus conforme à l'esthétique réaliste ainsi qu'au déroulement psychologique des faits. L'autre mort, qui avait les préférences de Zola, était peut-être plus belle, plus émouvante, en sa haute signification symbolique.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'en Ig02 Charles Hugot et

Raoul de Saint-Arroman tirèrent du roman une très belle pièce qui fut représentée au Théâtre Antoine, Zola comprit qu'une scène aussi atroce que l'assassinat du vieux serait malaisément supportée par les spectateurs et que l'optique du théâtre était différente de celle du livre 1. Il revint à sa première idée. A l'acte final, c'était un tableau singulièrement tragique dans sa simplicité que de voir le vieux Fouan, trébuchant de fatigue et de misère, s'allonger pour mourir au milieu des champs, tandis que les premiers rayons de l'aube naissante viennent l'effleurer et que les coqs, au loin, répercutent de ferme en ferme le cri de la vie triomphante qui continue.

I. A ce sujet, il n'est peut-être pas sans intérêt de reproduire la déclaration qu'Emile Zola fit à un journaliste, lors de la représentation de cette pièce :

« Les auteurs ont fait mourir le père Fouan dans la Beauce im-

« mense, où il se traîne, sorte de roi Lear, chassé par la Grande. Il

« meurt au soleil levant. C'est une très belle fin que j'aurais pu ac-

« cepter pour mon roman, si je n'avais voulu pousser jusqu'à ses

« plus extrêmes conséquences la tragédie domestique engendrée par

« la passion de la terre. » (Interview d'Emile Zola, par Albéric

Darthèze. L'Aurore, 22 janvier 1902).

CHAPITRE VI

AVANT MÊME QUE L'OUVRAGE SOIT TERMINÉ, COMMENCE LA BATAILLE DE la Terre. — IYE « MANIFESTE DES CINQ » ET SES DESSOUS. — DES LETTRES DE CÉARD ET D'HUYSMANS. — L'ATTITUDE RÉSERVÉE ET HOSTILE DE LA PRESSE. — BROCARDS ET COUPLETS. — LE MAITRE DE MÉDAN REFUSE D'INTERVENIR DANS LA POLÉMIQUE.

La Terre était loin d'être terminée, lorsque Emile Zola, lié par un traité ave la direction du Gil Blas dût remettre à ce journal les feuillets de ses premiers chapitres. C'est ainsi que, le 28 mai 1887, commençait la publication du roman en feuilleton.

Zola se trouve assez nerveux semble-t-il. « Ma pauvre femme et moi, écrit-il à Céard, nous sommes patraques décidément. Nous travaillons trop, elle à organiser, à surveiller cette grande coquine de maison, moi à me décarcasser jusqu'à deux heures du matin sur des phrases pour leur faire dire des choses qu'elles ne disent pas à mon idée. » Il en est aux deux tiers à peine de son travail et le journal lui en dévore trois cents lignes par jour ; bousculé par le temps, le Maître travaillait donc dans une fièvre grandissante.

L'oeuvre, pourtant, touchait à sa fin, lorsque, le 18 août, déployant le Figaro, Zola y put lire, une furieuse diatribe à son encontre, s'étalant sur trois co-

lonnes en première page. C'était le manifeste fameux des « Cinq » contre la Terre.

Voici, le texte de ce factum, qui montre à quel degré de violence pouvait atteindre, il y a cinquante ans, la polémique littéraire 1 :

MANIFESTE DES CINQ CONTRE LA TERRE

Naguère encore, Emile Zola pouvait écrire sans soulever de récriminations sérieuses qu'il avait avec lui la jeunesse littéraire. Trop peu d'années s'étaient écoulées depuis l'apparition de L'Assommoir, depuis les fortes polémiques qui avaient consolidé les assises du naturalisme, pour que la génération montante songeât à la révolte. Ceux-là même que lassait plus particulièrement la répétition énervante des clichés se souvenaient trop de la trouée impétueuse faite par le grand écrivain, de la déroute des romantiques.

On l'avait vu si fort, si superbement entêté, si crâne, que notre génération malade presque tout entière de la volonté, l'avait aimé rien que pour cette force, cette persévérance, cette crânerie. Même les pairs, même les précurseurs, les maîtres originaux, qui avaient préparé de longue main la bataille prenaient patience en reconnaissance des services passés.

Cependant, dès le lendemain de l'Assommoir, de lourdes fautes avaient été commises. Il avait semblé aux jeunes que le maître, après avoir donné le branle, lâchait pied, à l'exemple de ces généraux de révolution dont le ventre a des exigences que le cerveau encourage. On espérait mieux que de coucher sur le champ de bataille, on attendait la suite de l'élan, on espérait de la belle vie infusée au livre, au théâtre, bouleversant les caducités de l'art.

Lui, cependant, allait creusant son sillon ; il allait, sans lassitude et la jeunesse le suivait, l'accompagnait de ses bravos, de sa sympathie si douce aux plus stoïques, il allait, et les plus vieux ou les plus sagaces fermaient dès lors les yeux, voulaient s'illusionner, ne pas voir la charrue du maître s'embourber dans l'ordure.

Certes, ia surprise fut pénible de voir Zola déserter, émigrer à Médan, consacrant les efforts — légers à cette époque — qu'eût demandés un organe de lutte et d'affermissement, à des satisfactions d'un ordre infiniment moins esthétique. N'importe, la jeunesse voulait pardonner la désertion physique de l'homme. Mais une dé-

1. Le Naturalisme (Léon Deffoux), p. 230.

sertion plus terrible se manifestait déjà : la trahison de l'écrivain devant son œuvre.

Zola, en effet, parjurait chaque jour davantage son programme. Incroyablement paresseux à l'expérimentation personnelle, armé de documents de pacotille ramassés par des tiers, plein d'une enflure hugolique, d'autant plus énervante qu'il prêchait âprement la simplicité, croulant dans des rabâchages et des clichés perpétuels, il déconcertait les plus enthousiastes de ses disciples.

Puis, les moins perspicaces avaient fini par s'apercevoir du ridicule de cette soi-disant Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire, de la fragilité du fil héréditaire, de l'enfantillage du fameux arbre généalogique, de l'ignorance médicale et scientifique du Maître.

N'importe, on se refusait, même dans l'intimité, à constater carrément les mécomptes. On avait des : « peut-être aurait-il dû... », des « Ne trouvez-vous pas qu'un peu moins de... » toutes les timides observations de lévites déçus qui voudraient ne pas aller jusqu'au bout de leur désillusion. Il était dur de lâcher le drapeau ! et les plus hardis n'allaient qu'à chuchoter qu'après tout Zola n'était pas le naturalisme et qu'on n'inventait pas l'étude de la vie réelle après Balzac, Stendhal, Flaubert et les Goncourt ; mais personne n'osait l'écrire, cette hérésie.

Pourtant, incoercible, l'écœurement s'élargissait, surtout devant l'exagération croissante des indécences de la terminologie malpropre des Rougon-Macquart. En vain, excusait-on tout par ce principe émis dans une préface de Thérèse Raquin :

« Je ne sais si mon roman est moral ou immoral ; j'avoue que je ne me suis jamais inquiété de le rendre plus ou moins chaste. Ce que je sais, c'est que je n'ai jamais songé à y mettre des saletés qu'y découvrent les gens moraux ; c'est que j'en ai décrit chaque scène, même les plus fièvreuses, avec la seule curiosité du savant. »

On ne demanderait pas mieux de croire, et même quelques jeunes avaient par le besoin d'exaspérer le bourgeois, exagéré la curiosité du savant. Mais il devenait impossible de se payer d'arguments : la sensation nette, irrésistible, venait à chacun devant telle page des Rougon, non plus d'une brutalité de documents, mais d'un violent parti-pris d'obscénité.

Alors, tandis que les uns attribuaient la chose à une maladie des bas organes de l'écrivain, à des manies de moine solitaire, les autres y voulaient voir le développement inconscient d'une boulimie de vente, une habileté instinctive du romancier percevant que le gros de son succès d'éditions dépendait de ce fait que « les imbéciles achètent les Rougon-Macquart enchaînés, non pas tant par leur qualité littéraire, que par leur réputation de pornographie que le vox populi y a attachée.

Or, il est bien vrai que Zola semble excessivement préoccupé (et ceux d'entre nous qui l'ont entendu causer ne l'ignorent pas) de la question de vente ; mais il est notoire aussi qu'il a vécu de bonne heure à l'écart et qu'il a exagéré la continence ; d'abord par nécessité, ensuite par principe. Jeune, il fut très pauvre, très timide et la femme, qu'il n'a point connue à l'âge où 1 on doit la connaître, le hante d'une vision évidemment fausse. Puis le trouble d'équilibre qui résulte de sa maladie rénale contribue sans doute à l'inquiéter outre mesure de certaines fonctions, le pousse à grossir leur importance. Peut-être Charcot, Moreau (de Tours) et ces médecins de la » Salpêtrière qui nous firent voir leurs coprolaliques pourraient-ils déterminer les symptômes de son mal... Et, à ces mobiles morbides, ne faut-il pas ajouter l'inquiétude si fréquemment observée chez les misogynes, de même que chez les tout jeunes gens, qu'on ne nie leur compétence en matière d'amour ?...

Quoi qu'il en soit, jusqu'en ces derniers temps encore, on se montrait indulgent ; les rumeurs craintives s'apaisaient devant une promesse : La Terre. Volontiers espérait-on la lutte du grand litté. rateur avec quelque haut problème, et qu'il se résoudrait à aban. donner un sol épuisé. On aimait à représenter Zola vivant parmi les paysans, amassant des documents personnels, intimes, analysant patiemment des tempéraments de ruraux, recommençant, enfin, le superbe travail de L'Assommoir. L'espoir d'un chef-d'oeuvre tenait tout le monde en silence. Certes, le sujet, simple et large, promettait des révélations curieuses.

La Terre a paru. La déception a été profonde et douloureuse. Non seulement l'observation est superficielle, les trucs démodés, la narration commune et dépourvue de caractéristiques, mais la note ordurière est exacerbée encore, descendue à des saletés si basses que, par instants, on se croirait devant une recueil de scatologie : le Maître est descendu au fond de l'immondice.

Eh bien ! Cela termine l'aventure. Nous répudions énergiquement cette imposture de la littérature véridique, cet effort vers la gauloiserie mixte d'un cerveau en mal de succès. Nous répudions ces bonshommes de rhétorique zoliste, ces silhouettes énormes, surhumaines et biscornues, dénuées de complication, jetées brutalement, en masses lourdes, dans des milieux aperçus au hasard des portières d'express. De cette dernière œuvre du grand cerveau que lança L' Assommoir sur le monde, de cette Terre bâtarde, nous nous éloignons résolument, mais non sans tristesse. Il nous poigne de repousser l'homme que nous avons trop fervemment aimé.

Notre protestation est le cri de probité, le dictamen de conscience de jeunes hommes soucieux de défendre leurs œuvres — bonnes ou mauvaises — contre une assimilation aux aberrations du Maître. Volontiers nous eussions attendu encore, mais désormais le temps

n'est plus à nous : demain, il serait trop tard. Nous sommes persuadés que La Terre n'est pas la défaillance éphémère du grand homme, mais le reliquat de compte d'une série de chutes, l'irrémédiable dépravation morbide d'un chaste. Nous n'attendons pas de lendemain aux Rougon ; nous imaginons trop bien ce que vont être les romans sur les Chemins de fer, sur l'Armée : le fameux arbre généalogique tend ses bras d'infirme, sans fruits désormais.

Maintenant, qu'il soit bien dit, une fois de plus, que dans cette protestation, aucune hostilité ne nous anime. Il nous aurait été doux de voir le grand homme poursuivre paisiblement sa carrière. La décadence même de son talent n'est pas le motif qui nous guide, c'est l'anomalie compromettante de cette décadence. Il est des compromissions impossibles : le titre de naturaliste, spontanément accolé à tout livre puisé dans la réalité, ne peut plus nous convenir. Nous ferions bravement face à toute persécution pour défendre une cause juste : nous refusons de participer à une dégénérescence inavouable.

C'est le malheur des hommes qui représentent une doctrine qu'il devient impossible de les épargner le jour où ils compromettent cette doctrine. Puis, que ne pourrait-on dire à Zola qui a donné tant d'exemples de franchise, même brutale ? N'a-t-il pas chanté le struggle for life, et le struggle sous sa forme niaise, incompatible avec les instincts d'une haute race, le struggle autorisant les attaques violentes ? « Je suis une force », criait-il, écrasant amis et ennemis, bouchant aux survenants la brèche qu'il avait lui-même ouverte.

Pour nous, nous repoussons l'idée d'irrespect, pleins d'admiration pour le talent immense qu'a souvent déployé l'homme. Mais est-ce notre faute si la formule célèbre : « Un coin de nature vu à travers un tempérament », se transforme à l'égard de Zola, en « un coin de nature vu à travers Un sensorium morbide,», et si nous avons le devoir de porter la hache dans ses oeuvres ? Il faut que le jugement public fasse balle sur La Terre, et ne s'éparpille pas, en décharge de petit plomb, sur les livres sincères de demain.

Il est nécessaire que, de toute la force de notre jeunesse laborieuse, de toute la loyauté de notre conscience artistique, nous adoptions une tenue et une dignité en face d'une littérature sans noblesse, que nous protestions au nom d'ambitions saines et viriles, au nom de notre culte, de notre amour profond, de notre suprême respect pour l'art.

Paul BONNETAIN, J.-H. ROSNY,

Lucien DESCAVES, Paul MARGUERITTE,

Gustave GUICHES.

Ces noms, ces cinq noms, dont trois au moins sont aujourd'hui célèbres étaient alors à peu près inconnus,

sauf peut-être celui de Bonnetain à qui un méchant livre, Charlot s'amuse, valait une réputation de mauvais aloi.

Les cinq nouveaux venus avaient-ils qualité pour parler au nom de la jeunesse et pour signifier au chef du Naturalisme une rupture définitive ?... Ils n'étaient pas de son entourage et celui-ci ne les connaissait guère que pour avoir entr'aperçu certains d'entre eux chez Goncourt et chez Daudet.

Zola, si intrigué qu'il fût par cette offensive inattendue, ne bronche pas. Il demeure à la campagne, attaché à son travail. Ses amis pourtant le tiennent au courant, et, chaque jour, presque heure par heure, lui envoient en son quartier général de Médan, les nouvelles de la bataille littéraire qui se livre à Paris.

Henry Céard, entre autres, est un de ses informateurs les plus actifs.

Voici quelques-uns de ses billets :

« Paris, le 18 août 1887.

« Mon cher Zola, Thyébaut, et moi, souhaitons que « l'article du Figaro ne vous ait pas donné des nerfs « et que vous ne cédiez pas à la tentation d'y ré« pondre.

« Nous avons beau faire, allez ! quelque basse idée « que nous professions pour l'humanité, l'humanité « est toujours au-dessous de ce que nous pensons « d'elle.

« Bien cordialement à vous.

« Henry CÉARD. »

Céard écrit encore ce même jour :

« 18 août 1887, huit heures.

« La presse de ce soir est « à la blague » sur la ré-

« clame que se taillent les cinq que vous savez. A « l'heure présente les journaux ne partiraient plus. « Mais tenez que le pétard a raté : le bon bout vous

« reste tout entier.

« Je vous embrasse tous deux.

« Henry CÉARD. »

Il s'explique plus complètement dans la lettre suivante datée du 21 août :

« Mon cher Zola, le bruit continue. Il y a encore « de grands articles dans les journaux de ce soir : La « Liberté, La France. Je vous les enverrai demain.

« Albert Dethez, dans Le Siècle, a très sainement « et très discrètement traité la question, je vais tâcher « de vous envoyer son article.

« Quelle singulière aventure, déconcertante même « par l'espèce de justice qui s'en dégage malgré tout.

« Je me suis renseigne, l'ahurissement vient sur« tout du manque de réplique. On comptait que vous « alliez répondre et aussi que vos amis s'engageraient. « Au demeurant, c'est un avortement misérable et « qui commence à gêner ceux qui s'étaient tenus à « l'écart. La déviation de la polémique qui, des ré« dacteurs de l'article, va à ceux qu'on accuse d'en « avoir été les inspirateurs, n'avait pas été prévue et « cause un grand désarroi.

« Quand je vous verrai, je vous dirai mon avis sur « la génération de cette aventure, laquelle fut ima« ginée par des adroits et exécutée par des sots. Si « le charivari se prolonge un peu, vous allez voir de « quelle façon les cinq signataires vont être jetés par« dessus bord. Et il faudrait trouver le moyen que le « tapage s'accentuât encore un peu. Je n'ai pas vu « jour à le faire décemment, sans quoi je serais in-

« tervenu. Mais il n'y a pas eu dans les journaux la « moindre phrase qui pût tendre la perche à ce que « je rêvais.

« Je vous remercie, mon bon ami, de tout ce que « vous m'écrivez, et je suis un peu honteux et tout « fier du cas que vous voulez faire de votre bien dévoué.

« Henry CÉARD. »

J. K. Huysmans se manifeste de son côté. I/original de la lettre que nous avons sous les yeux ne porte aucune date, mais on peut présumer qu'elle a été écrite le 19 ou le 20 août :

« Mon cher ami, j'aurais bien voulu vous écrire, « en vous envoyant au moins des renseignements sur « la source du solennel et remarquablement niais « manifeste du Figaro. Mais je ne suis pas allé chez « Goncourt depuis son retour de Champrosay, et c'est « en somme la seule maison où l'on puisse s'informer « des cancans et des potins.

« Je sais pourtant par Orsat qui le tenait de source « à peu près sûre que c'est cet homme mal élevé qui a « nom Rosny qui a rédigé ce factum (ça se sent, « d'ailleurs) et que c'est Bonnetain qui a imaginé et

« lancé l'affaire.

« Le rôle des autres se bornerait à avoir été bêtes. « Maintenant, Bonnetain qui est une âme certes peu « fraîche, a-t-il été incité par une personnalité que « ces gens fréquentent tous, — je le pense fort — car « ce me semble flairer fortement le hors Paris, ce « coup-là. Non, mais il y a, en tout cas, une chose « profondément comique, c'est Bonnetain parlant « de son respect sacré de l'art ! C'est d'un toupet con-

« fondant.

« Au reste, ces braves gens ne semblent pas se « douter qu'ils. renouvellent les vieux griefs criés dç\*

« puis des ans par les Sarcey et par les Scholl. Ils re« commencent la stupidité de la discussion sur les « sujets, sur les mots ; car, en somme, c'est ça, c'est « le pet et le mot merde qui les offusquent !

« Quelle bêtise et quelle étroitesse d'art ! enfin « malgré tout ça n'a pas d'importance et j'espère bien « que vous n'allez pas faire à ces gaillards-là l'hon« neur d'une réponse, ils sont vraiment trop peu à « votre taille. Ça leur ferait une réclame dont ils me « semblent singulièrement friands...

« J. K. HUYSMANS. »

Cependant, la publication du « manifeste » continuait à faire un vacarme énorme, on était en un mois où chôme l'actualité et les journaux grossissaient à plaisir la portée de l'article. Cette diatribe ne faisaitelle pas allusion à des « Pairs », des précurseurs, « des maîtres originaux » qui avaient préparé de longue main la bataille naturaliste ? Et tout de suite, dans le public, on avait eu l'impression que l'affaire cachait des « dessous » ; on espérait que cette levée de boucliers découvrirait bientôt des rivaux illustres de Zola, dont, tout bas, on chuchotait les noms.

Mais, comme l'écrivait Céard, le pétard avait raté et c'était Zola qui restait en bonne posture. L'obscurité du nom des signataires, l'antipathie littéraire qu'inspirait le nom de Bonnetain, et aussi la violence exagérée du factum (celui-ci n'allait-il pas jusqu'à mettre en cause « une maladie des bas organes de l'écrivain », ses manies de moine solitaire, ce qui était stupide et ordurier ?) ; tout cela contribuait à rendre suspecte cette manifestation collective. N'était-ce pas une sottise par trop forte de qualifier de « série de chûtes » les derniers romans du maître, alors que celuici venait de publier quelques mois plus tôt, son Ger-

minal, salué comme un chef-d'œuvre à travers toute l'Europe ? Et les signataires achevaient de se mettre en posture ridicule en ajoutant qu'ils proclamaient ceci au nom de « leur suprême respect pour l'art » !

Iy'argumentation burlesque et démente de cet éreintement systématique portait a faux, et on ne se gêna pas pour le faire sentir à ses auteurs.

« Je ne sais, écrivait Francisque Sarcey dans le

Petit Marseillais du 23 août, mais il me semble que dans cette affaire, ce ne sont pas les schismatiques qui tiennent le bon bout » ; dans la République fran-

çaise du même jour, le même Sarcey, s'en prenant surtout à Bonnetain, ajoutait :

« Peut-être serait-il plus délicat, lorsqu'en sa jeu« nesse on a librement choisi pour maître un écrivain

« qui est certainement un écrivain du premier ordre,

« oui, je crois qu'il serait plus délicat de ne pas se

1. La jeunesse artistique et littéraire de l'époque refusait de se ranger derrière les auteurs du manifeste, ainsi qu'en témoigne la correspondance que recevait Zola. Voici, à ce sujet, une lettre inédite d'André Antoine, qui, quelques mois plus tôt, le 30 mars 1887, venait de fonder le Théâtre Libre :

22 Août 87.

« Cher Maître, c'est un besoin général chez tous les jeunes gens que je vois, Méténier et les autres, de venir vous apporter l'expression de la stupeur que nous avons tous ressentie. Je n'ai point l'honneur d'appartenir à cette jeunesse littéraire au nom de laquelle ces cinq maladroits ont tenu à faire un éclat, mais ce dont je suis sûr, c'est que toute la génération nouvelle admire votre œuvre et l'acclame.

« Tout cela n'est que ridicule. Je mets la dernière main à l'organisation du Théâtre Libre. Je suis sûr à présent de pouvoir mettre à la disposition des jeunes écrivains un coin convenable pour essayer leurs œuvres et préparer dans une mesure modeste, l'heure où le théâtre va s'affranchir un peu de la routine et des syndicats.

« Veuillez recevoir, cher Maître, l'hommage de ma respectueuse admiration.

« A. ANTOINE. »

« tourner ensuite vers lui pour lui crier sur la place « publique : « Vieux ramolli ! Espèce d'érotomane ! » « et autres aménités de ce genre. Il y a des façons « plus discrètes de se séparer des gens que l'on a aimés, « surtout quand ces gens occupent la situation « qu'Emile Zola a conquise par un travail acharné. » C'est encore au même Bonnetain, qui devait être la principale victime de l'aventure, que s'attaquait Edmond Lepelletier dans un article intitulé Chariot s'ennuie 1 :

« Charlot devenu sérieux et moraliste va sans doute

« écrire une tragédie en cinq actes en vers, pour la « Comédie Française ; sujet indiqué : Artaxercès« Longue-main. Admirons cette conversion d'un bon « jeune homme qui a confondu longtemps la Muse « avec la veuve Poignet. »

Lepelletier, lui aussi, n'y allait pas de main morte, mais c'est à Henry Bauer qu'il appartenait de donner la note juste, lorsque, dans le Réveil, il formulait :

« Vous avez fait là, mes garçons, une vilaine be« sogne qui se retournera contre vous-mêmes, vous « avez oublié que le peu que vous êtes, vous le lui « devez : vous n'existez que par lui... Apprenez, mes « petits, que toute la littérature contemporaine a pris « son essor dans ses Rougon-Macquart.

« Vous mordez les talons du père qui vous a engen« drés et vous essayez d'ameuter le Philistin contre « votre créateur. Gare à la mâchoire d'âne ! »

L'assourdissant charivari déchaîné par le « Manifeste » contre La Terre n'aurait pas été complet, si les chansonniers ne s'étaient mis de la partie. Bonsmots, couplets satiriques, rien n'y manque et c'est peut-être la verve de Jules Jouy, qui se trouve la mieux inspirée :

t. L'Ëcho de Paris, 25 août 1887.

ZOLA DÉGOÛTE BONNEMAIN

Bonnemain, qui, quoi qu'on en dise, N'est pas crevé sous le haro, Asperge de sa marchandise

Les colonnes du Figaro.

Bayard du plaisir solitaire,

Il lutte, son arme à la main,

On pète par trop dans la Terre, Zola dégoûte Bonnemain.

De son œil oubliant la poutre, Quittant son amoureux chez lui,

Il s'élance, foutre de foutre,

Et fond sur la paille d'autrui. Aux regards de tous, il épanche

Sa bile, le long du chemin,

Le Maître branle dans le manche, Zola dégoûte Bonnemain.

Don Quichotte de l'onanisme, Drapé dans un méchant factum,

Il enfourche plein d'héroïsme,

Le bidet de Sarah Barnum.

Oui, l'auteur de Charlot s'amuse Sur sa joue ainsi qu'un carmin, Sent monter la Pudeur, sa muse 1 Zola dégoûte Bonnemain.

Voyons, Charlot, respect aux nôtres 1 Le plaisir rend l'homme si doux ! Ne faites pas ça sur les autres : Gardez vos saletés pour vous 1 Historien d'un vice immonde,

Un peu plus de respect humain ! Vrai, j'en rirai dans l'autre monde ! Zola dégoûte Bonnemain.

Jules Jouv.

Le Parti ouvrier, Août 1887.

Voici encore une chanson de Jules Jouy, sur l'air de la Légende de Saint-Nicolas, publiée au Cri du

Peuple et qui fut reproduite dans la République Fran-

çaise du 23 août 1887.

Dans un beau pays très loitain,

Où c'est la nuit quand c'est matin,

Partirent cinq frêles marmots Pour tuer les grands animaux.

Ils étaient cinq petits enfants Qui chassaient les gros éléphants.

Un jour, n'en croyant pas leurs yeux,

Ils en aperçurent un vieux.

Sur la plaine il était si grand Qu'il masquait le soleil levant.

Ils étaient cinq petits enfants Qui chassaient les gros éléphants.

Afin de lui faire du mal

Ils rampèrent vers l'animal ;

Puis s'assirent sur leur séant,

Autour de l'énorme géant.

Ils étaient cinq petits enfants Qui chassaient les gros éléphants.

Ils avaient pris sur les chemins Des cailloux, trop lourds pour leurs mains Qu'ils jetèrent, le jour durant,

Sur le colosse indifférent.

Ils étaient cinq petits enfants Qui chassaient les gros éléphants.

Voyant qu'il ne se bougeait point,

Les gosses, lui montrant le poing,

S'en approchèrent pas à pas,

Afin d'achever son trépas.

Ils étaient cinq petits enfants Qui chassaient les gros éléphants.

Tous les cinq, l'un l'autre aidant,

A grand peine, sans accident,

Pour prendre leur gibier trop gros,

Ils lui montèrent sur le dos.

Ils étaient cinq petits enfants

Qui chassaient les gros éléphants.

Soudain, le géant remua ;

Chaque petit enfant tomba ;

Et le colosse était si grand

Qu'ils se tuèrent en tombant.

L'éléphant mange, sans remords ;

Et les petits enfants sont morts.

Et pour terminer, cet intermède de Grosclaude qui passait alors pour un de nos plus spirituels boulevardiers, et qui rimait en ces termes dans le Gil Blas1 :

Rosny soit qui mal en pense !

J'aime à me remplir la panse :

Foin des soucis les plus graves,

Buvons tout le vin Descaves ?!

Margueritte,

Vite, Vite,

Margueritte, Guiche-me-quick !

Miousic !

Miousic !

Et tin, tin, tin,

Paul Bonnetain !

Et tin, tin, tin,

Vive le jus divin !

Nos pères s'égayaient facilement, en 1887.

Les origines du « Manifeste des Cinq » semblent aujourd'hui percées à jour. L'affaire avait été combinée pendant le séjour qu'Edmond de Goncourt faisait chez Alphonse Daudet, à Champrosay. Tous deux

1. 23 août 1887.

étaient-ils renseignés sur le projet de Bonnetain ? Jusqu'à quel point le favorisèrent-ils ? Toujours est-il que, en raison de la maladresse du fàctum et de l'accueil hostile qu'il avait reçu, en présence du silence dédaigneux de Zola, ceux-ci se gardèrent bien d'intervenir. La levée des illustres boucliers que l'on escomptait ne se produisit pas.

La correspondance de Zola à Concourt , que nous eûmes tant de mal à obtenir et qui est aujourd'hui publiée, nous renseigne, d'ailleurs, sur l'état d'esprit de l'auteur de Chérie à cette époque. Et que serait-ce si nous connaissions le fameux « Journal inédit » que l'Académie Goncourt s'obstine à tenir secret ?

A cet égard, une lettre qu'adressait Céard à Léon Deffoux, est particulièrement édifiante. Henry Céard y raconte comment son nom fut rayé de la liste des membres de la future Académie : « Après le manifeste des cinq, le promoteur de la protestation me remplaça et reçut ainsi sa récompense. » M. J. H. Rosny fut, en effet, substitué à Henry Céard, le 5 novembre, quelques semaines plus tard.

Quant au maître de Médan, on pense bien qu'il était renseigné, mais, plutôt que de reconnaître une défaillance chez des amis et des écrivains qu'il admirait, il préféra feindre l'ignorance.

La lettre si belle et si digne qu'il adressait à Alphonse Daudet et qui figure dans le deuxième volume de sa correspondance témoigne d'une évidente grandeur d'âme :

« Mais, jamais, mon cher Daudet, je n'ai cru que

« vous aviez eu connaissance de l'extraordinaire ma-

« nifeste des Cinq. Mon premier cri a été que ni vous « ni Goncourt ne saviez rien de la grande affaire...Le « stupéfiant, c'est que de victime vous m'avez fait « coupable, et qu'au lieu de m'envoyer une poignée

« de main, vous avez failli rompre avec moi. Avouez « que cela dépassait la mesure... »

Que reste-t-il aujourd'hui du « manifeste des cinq ? » Ce flot d'encre, désormais séché, n'aura peut-être pour résultat que de sauver de l'oubli le nom de Bonnetain. Les autres collaborateurs de cette protestation historique, dont quelques-uns ont acquis, depuis, par leurs œuvres, un renom glorieux dans les Lettres françaises, se sont tous repentis de ce qu'ils considéraient comme une faute de jeunesse.

Le premier, en 1892, Paul Margueritte, après la publication de La Débâcle, dans une lettre où il remerciait Zola des pages mémorables consacrées à la mort de son père, avait écrit :

« Laissez-moi saisir cette occasion — je n'en pour« rai trouver une meilleure - pour me décharger « auprès de vous en toute franchise d'un regret qui « me pèse depuis longtemps. En m'associant, il y a « quelques années, à ce manifeste contre vous, j'ai

« commis une mauvaise action dont mon extrême « jeunesse m'empêcha alors de comprendre la portée, « mais dont j'ai eu quelque honte depuis, lorsque j'ai « mieux compris le respect qu'on se doit et que je « devais surtout, moi débutant de lettres et fils de « soldat, à une vie d'écrasant labeur, de fier combat « et d'exemple, comme la vôtre. »

En 1921, J. H. Rosny, dans son livre de souvenirs, Torches et Lumignons (chapitre VI, page 222) exprimait en ces termes son regret :

« J'ai gardé de cette pauvre aventure un profond « dégoût, j'avais obéi à un sentiment respectable, un « sentiment de justice : j'aboutissais à un acte ab« surde. Les suites m'horripilèrent et furent une sorte « de châtiment. Nous eûmes notre petite légende, « nous fûmes les Cinq, cinq disciples révoltés contre un

« Maître... »

Le 25 juin 1924, l'Intransigeant publiait les lignes suivantes qui constituent le mea culpa de Gustave

Guiches :

« Sans me couvrir la tête de tardives cendres, je « déclare à mon tour que je garde un souvenir penaud « et contrit de cette folle incartade, grand et ridicule « péché de jeunesse... »

Enfin, le maître Lucien Descaves, n'avait pas attendu de présider le Pèlerinage de Médan, en 1927, pour exprimer publiquement un sentiment identique. L'article qu'il publia dans le Journal littéraire du 14 juin 1924 était déjà significatif. Voici un extrait de l'émouvant discours qu'il prononça, à Médan, le 16 octobre 1927 :

« Un jour, quatre de mes amis et moi, nous nous « sommes conduits à l'égard de Zola en enfants pro« digues. Nous avons secoué le joug paternel et nous « sommes partis en faisant claquer notre fouet de « postillons émancipés.

« Quelle imprudence de notre part ! Pouvions-nous « mieux reconnaître que nous étions les disciples de « Zola qu'en le reniant ! Quoi qu'il en soit, l'un après « l'autre, avec la fierté d'un repentir sincère, nous lui

« sommes revenus.

« Pourquoi pas tous ensemble !

« Exprès peut-être, afin qu'il eût à tuer plusieurs

« fois le veau gras.

« Ce qui vient du cœur ne se concerte pas.

« Je puis bien dire aujourd'hui que nous fûmes un « peu surpris du renfort qui vint d'Anatole France. « Nous en avions besoin, car la presse en général nous « donna les étrivières. Mais enfin, Anatole France était « plus loin de nous que Zola... L'auteur du Crime de « Sylvestre Bonnard néanmoins écrivit : « Le 9 thermi« dor qui renversa la tyrannie de M. Zola fut l'œuvre « des Cinq. La terreur naturaliste était vaincue. »

« Il allait un peu fort, le bon Maître. Il écrasait nos

« cinq doigts entre l'enclume et le marteau.

« Mais, le moment venu de racheter sa diatribe, « Anatole France lui-même trouva mieux que nous « le mot expiateur en faisant honneur à Zola d'avoir

« été « un moment de la conscience humaine. »

« Notre escapade commune était, quant à moi, « d'autant plus sotte que, mon premier roman, je « l'avais dédié à Zola. Si bien qu'en faisant aujour« d'hui amende honorable, je rejoins mon ber« ceau.

« Je ne rentre pas dans le giron du naturalisme, « mais j'exprime à son chef toute la reconnaissance « que nous lui devons, car il nous a fait ce que nous « sommes, à son image, des hommes de bonne volonté « et de bonne foi. »

On nous excusera d'avoir donné un tel développement à l'histoire du manifeste des cinq. C'est que, vraiment, il présente davantage qu'un intérêt anecdotique, et, sans aller jusqu'à le comparer, comme Anatole France, à un Neuf Thermidor, il a son importance dans l'histoire littéraire. En visant à la tête, en tirant sur. le chef, ces imprudents dissidents avaient-ils songé qu'ils favorisaient des tendances contraires aux leurs et dont ils ne devaient pas tarder à être eux-mêmes les premières victimes. La bataille de La Terre provoquée par eux allait être à l'origine de la réaction spiritualiste et de cette névrose esthétique qui aboutirent au symbolisme, Relisez L'Enquête sur l'Evolution littéraire de Jules Huret qui parut cinq ans plus tard. Ceux qui s'intitulaient les « néo-naturalistes » ont tout perdu dans la bagarre. Il n'y en a plus, désormais, que pour les psychologues,

les dilettantes, les mages, les décadents, les poètes de l'âme et de la tour d'ivoire. Par contre, les artistes de la vie et du vrai qu'ils se flattaient d'être, y font piètre figure. Submergés par les nouveaux courants littéraires qu'ils avaient encouragés à leur insu, ils allaient subir, pendant de longues années, la désaffection de la jeunesse et l'indifférence du public.

CHAPITRE VII

SUITE DE LA BATAILLE DE La Terre. — 1/ARTICLE D'ANATOLE FRANCE. — SON ATTITUDE ET SON JUGEMENT CONFORMES AUX SENTIMENTS QU'IL PROFESSAIT A CETTE ÉPOQUE. — LES REMORDS DU BON MAITRE. — SES REVIREMENTS SUR LE PLAN LITTÉRAIRE ANNONCENT ET LÉGITIMENT SON ORAISON FUNÈBRE D'EMILE ZOLA.

L'une des particularités de la bataille qui se livra autour de La Terre, c'est qu'elle fut engagée avant la publication du livre, alors que celui-ci paraissait en feuilleton dans un journal. Cette constatation suffirait à rendre suspects et à infirmer comme pouvant être de parti-pris, beaucoup de jugements, haineux et excessifs qui furent alors portés sur un ouvrage inachevé, que la critique ne pouvait connaître que fragmentairement. Guy de Maupassant le reconnaissait dans une lettre où il conseillait à Zola de renoncer à publier en feuilleton « ses œuvres si grandes et si larges dont l'admirable composition et le puissant effet disparaissaient presque entièrement avec le morcellement du journal. » La critique et la plus grande partie du public jugèrent d'abord La Terre sur des détails osés, des paragraphes isolés, même sur de simples phrases, alors qu'il leur a été encore impossible d'avoir une vue générale « sur le magnifique ensemble du roman. »

Anatole France, lui-même, n'est pas exempt de ce reproche. Son article du Temps est daté du 28 août, c'est-à-dire parut plus de deux mois avant la publication du volume. Beaucoup d'auteurs seraient heureux d'être traités de la sorte, mais ce n'était pas un traitement de faveur que le bon maître ménageait à « M. Zola ». Le verdict qu'il prononça, avant même que « le crime » fût totalement perpétré, est impitoyable. Il n'était pas, non plus, dépourvu de malice ni de méchanceté. On doit aussi remarquer que cet article ne fut pas de ceux qui firent sensation au moment où il a été écrit. Dans le concert de malédictions qui accueillit La Terre, il passa presque inaperçu. C'est seulement plus tard, qu'on y attacha de l'importance et, on doit le reconnaître, il fut bien moins exploité contre Zola que par les ennemis mêmes de France au détriment de ce dernier.

Alors, rien n'était moins inattendu et cela paraissait naturel qu'Anatole France s'insurgeât contre Zola. Tout l'opposait au Naturalisme. D'une culture surtout livresque, représentant d'un traditionalisme souriant, rebelle à toutes les innovations, les « excès » du romantisme et les « trouvailles » du réalisme l'avaient trouvé insensible pour ne pas dire hostile. La littérature, pour lui, restait celle des salons, il ne pensait pas qu'on pût parler un jour d'art pour le peuple. Songeait-il même qu'un immense public commençait à naître, avide de connaître, de sentir et de comprendre et que cet irrésistible appétit intellectuel des masses laborieuses allait transformer peu à peu jusqu'aux formes de style et jusqu'à l'expression de la pensée ? Dans l'incomparable joueur de flûte des Noces corinthiennes ou dans l'évocateur de Sylvestre Bonnard, rien ne laissait entrevoir le créateur de Crainquebille ou de Monsieur Bergeret. Avec un génie charmant, il apparaissait à tous comme le

continuateur de ces puristes du XVIIe et du XVIIIe siècle, de ces humanistes aimables, pour qui la vertu capitale se résumait en un seul mot magique : « Le goût ». Et c'est au nom du goût, de ce goût qu'abhorrait Flaubert, c'est au nom de la mesure et des convenances qu'il résistait à toutes les originalités qui lui paraissaient empreintes de hardiesse subversive.

Adrien Hébrard l'avait un jour appelé un « bénédictin narquois ». Il avait beaucoup, en effet, d'un moine épicurien, mais cet épicurien demeurait respectueux de la morale établie, cet incrédule s'inclinait devant les formes de la dévotion. L'ancien élève de Stanislas, qui collaborait au journal catholique, L'Univers illustré, n'était pas loin d'être ce qu'on appelle politiquement un « conservateur)), défendant « la liberté des âmes et la paix des coeurs », condamnant l'œuvre de laïcisation, méprisant les infirmières laïques et tournant en dérision 1 « les gardes-malades, les portières et les demoiselles de magasin dont on faisait des desservantes des hôpitaux. »

Celui qui fera plus tard figure de grand apôtre pacifiste, le même homme que nous verrons prendre la parole dans des meetings, à côté de Jaurès et de Sébastien Faure, inclinait même au chauvinisme, quand il déclarait : « Les vertus militaires sont les vertus fondamentales sur lesquelles tout l'ordre humain repose aujourd'hui 2 », Il saluait en Paul Déroulède « un homme de cœur applaudi par toute la France », et ce pur lettré, celui qui était le poète des Noces Corinthiennes, ne craignait pas en parlant de François Coppée de « crier au prodige ». Enfin, c'était le même Anatole France que Maurice Barrès nous rappelle « avoir vu, au même moment, s'empresser

i. L'Univers, 4 août 1885.

2. lbid., 17 décembre 1885.

chez Durand autour du général Boulanger pour lui passer son pardessus 1 ».

Ainsi donc, à cette époque, des distances d'astres séparaient France de Zola. Certes, et nous le savons, France avait précédemment accueilli avec une sympathie non déguisée la publication de L'Assommoir. Mais, comme l'a très bien expliqué Léon Deffoux, L'Assommoir. au début, avait été surtout un succès « chic » et d'exotisme. Les milieux ouvriers étaient alors ignorés du lecteur bourgeois. Jamais, jusque-là, l'existence des travailleurs des villes n'avait été jugée digne d'être étudiée par un artiste, et, à la suite de Zola, les gens de Lettres ou du Monde s'imaginaient être transportés sur un continent inexploré, en des parages inconnus d'eux, dont ils respiraient pour la première fois les âcres effluves et dont ils éprouvaient la révélation pittoresque.

Rien de semblable pour le paysan. Bien sûr, aucune étude sérieuse n'avait été faite de lui, sauf peut-être par Balzac, qui, nous le verrons plus loin, l'a véridiquement observé, quoique, sous un aspect fragmentaire et dans un esprit social des plus étroits. Mais, d'autre part, l'homme des champs avait inspiré toute une littérature aussi fade que conventionnelle, depuis les bergeries du XVIIIe siècle jusqu'aux églogues sentimentales et humanitaires de Mme Sand. Notez que France ne cachait pas son adoration pour le « chevalier de Florian ». Le romancier de La Terre se heurtait à une opinion préconçue, à une fiction lit-

i. Charles Braibant : « Le Secret d'Anatole France » (p. 89). Pour achever le portrait psychologique d'Anatole France, au moment de

La Terre, on ne doit pas oublier non plus l'article que lui inspira le Cavalier Miserey, d'Abel Hermant. Dans cet article, France allait jusqu'à applaudir l'ordre du jour du colonel du 12e chasseurs, lu dans une caserne de Rouen et qui était conçu en ces termes « Tout exemplaire du Cavalier Miserey saisi au quartier sera brûlé sur le fumier, et tout militaire qui en serait trouvé possesseur sera puni de prison ».

téraire — que disons-nous ? — à une légende consacrée par la tradition et par l'usage. Le paysan devait rester un être à part, plus pur, puisqu'il était plus proche de la nature, selon la théorie périmée de Jean-Jacques Rousseau. C'était un être arcadien et pastoral dont il était salutaire d'opposer la candeur et les vertus à la dégradation des travailleurs des villes, corrompus par la civilisation et la démagogie. En ces temps si proches de nous, et pourtant si lointains, Arthur Ranc, au nom des partis de Gauche interdisait à un écrivain de parler littérairement de l'ouvrier, lequel devait demeurer une entité intangible. Pour la même raison, le paysan, l'homme de la terre, appartenait aux partis de Droite qui veillaient sur sa légende.

Peut-on dire que ce fut un tel état d'esprit qui inspira l'article sur La Terre ?... Il faut toujours se méfier d'invoquer le temporel ou la politique, lorsqu'il s'agit des ouvrages de l'intelligence. Mais on semble être tombé d'accord pour voir en ce morceau de rhétorique indignée, l'expression d'un conformisme élégant et raffiné dont le critique du Temps était alors l'interprète.

L'article d'Anatole France a été réuni plus tard dans La Vie littéraire. Sa conclusion que nous donnons ici en résume non seulement le sens général, mais aussi le ton et la malignité :

« Que M. Emile Zola ait eu jadis, je ne dis pas un « grand talent, mais un gros talent, il se peut qu'il en « reste encore quelques lambeaux, cela est croyable, « mais j'avoue que j'ai toutes les peines du monde à

« en convenir. Son œuvre est mauvaise et il est de ces

« malheureux dont on peut dire qu'il vaudrait mieux « qu'ils ne fussent pas nés.

« Certes, je ne lui nierai point sa détestable gloire.

« Personne avant lui n'avait élevé un si haut tas

« d'immondices. C'est là son monument, dont on ne « peut contester la grandeur. Jamais homme n'avait « fait un pareil effort pour avilir l'humanité, insulter « à toutes les images de la beauté et de l'amour, nier « tout ce qui est bon et tout ce qui est bien. Jamais « homme n'avait à ce point méconnu l'idéal des « hommes. Il y a en nous tous, dans les petits comme « dans les grands, chez les humbles comme chez les « superbes, un instinct de la beauté, un désir de ce qui « orne et de ce qui décore qui, répandu dans le monde, « font le charme de la vie. M. Zola ne le sait pas. Il y a « dans l'homme un besoin infini d'aimer qui le di« vinise. M. Zola ne le sait pas. Le désir et la pudeur « se mêlent parfois en nuances délicieuses dans les « âmes. M. Zola ne le sait pas. Beaucoup d'hommes « veulent être justes et sages. Quelques-uns ne goûtent « de joie que dans le renoncement et le sacrifice. « M. Zola ne le sait pas. Il est sur terre des formes ma« gnifiques et de nobles pensées, il est des âmes pures « et des cœurs héroïques, M. Zola ne le sait pas. Bien « des faiblesses même, bien des erreurs et des fautes « ont leur beauté touchante. La douleur est sacrée. « La sainteté des larmes est au fond de toutes les re« ligions. Le malheur suffirait à rendre l'homme au« guste à l'homme. M. Zola ne le sait pas. Il ne sait « pas que les grâces sont décentes, que l'ironie phi« losophique est indulgente et douce, et que les choses « humaines n'inspirent que deux sentiments aux es« prits bien faits : l'admiration ou la pitié. M. Zola « est digne d'une profonde pitié 1. »

On sait que, par la suite, Anatole France se sentit contrit d'avoir un jour oublié que les meilleurs jugements sont ceux qui sont tempérés par le scep-

i. Le Temps, 28 août 1887.

ticisme et par l'indulgence. Celui-ci était prononcé en des termes impitoyables et péremptoires qu'il fut amené à regretter, d'autant plus fort que, par une courbe insensible de son esprit, l'auteur du Jardin d'Epicure devait être conduit à reformer son sentiment vis-à-vis du maître naturaliste. On a essayé d'attribuer à des causes politiques ce changement d'attitude. Rien n'est moins vrai et l'affaire Dreyfus n'en fut nullement la cause. France a tenu lui-même à le déclarer formellement en 1904, au cours d'une cérémonie en l'honneur de Zola : « Romancier, on œuvre est im« mense. Je puis sans paraître suspect de complai« sance, exprimer l'admiration qu'il m'inspire comme « écrivain, car, si j'ai combattu d'abord, avec moins « de mesure que de sincérité, quelques rudes mani« festations de son génie, j'avais reconnu en plus « d'un article, la force et la bonté de sa création litté« raire, bien avant les jours de combat où je me rangeai « de son parti 1. »

Au surplus, les études et les travaux qui ont été publiés depuis quelques années par M. Maurice Kahn et par M. Léon Carias, le très beau livre, enfin, de M. Charles Braibant, sur le Secret d'Anatole France ne nous laissent aucun doute à ce sujet. La volte-face de France à l'égard de Zola apparaît comme la conséquence de sa propre métamorphose intellectuelle, de l'élargissement de son horizon littéraire.

C'est vers 1890, que cette transformation, que cette mue profonde commence à faire sentir ses effets. Anatole France a quarante-cinq ans ; il atteint cet âge où l'homme, affranchi des théories si enchanteresses qu'elles soient, instruit par la vie, devient capable de comprendre qu'il peut exister simultanément « divers genres de beauté ». J'accuse n'explosera que

1. Anatole France : Vers les Temps meilleurs, p. 64.

sept ans plus tard, mais déjà France est engagé sur cette route qui le conduira du dilettantisme conservateur à l'idéalisme libertaire. Il se corrompt : diront les uns ; il s'épure, diront les autres. Il marche déjà vers la Cité meilleure. Il demande plus de compréhension humaine, il a soif de justice sociale.

Déjà, la publication de La Bête humaine avait été accueillie par un article où le critique du Temps n'essayait plus de dissimuler son estime. Quelques semaines plus tard, le 29 avril I890, un article sur Octave Feuillet, lui donnait l'occasion d'émettre un jugement équitable sur le Naturalisme et sur Zola. « Soyons sages, écrivait-il... Reconnaissons que, durant sa lourde et rude tyrannie, le naturalisme a accompli de grandes choses... son règne a laissé des monuments énormes. Telle des œuvres qu'il a plantées sur notre sol semble indestructible... Faisons-nous un honneur de mettre les chefs-d'œuvre de l'école de M. Zola à l'abri de l'injure. »

Sa critique de l'Argent qui parut l'année suivante montre que les anciennes fureurs du critique du Temps sont définitivement éteintes : « C'est une œuvre forte, didactique, encyclopédique et d'un grand sens. » C'est alors que paraît La Débâcle, et il devient enthousiaste ; il commence par déclarer que le livre soutient la comparaison qu'on en a faite avec la Guerre et la

Paix de Tolstoï et avec le célèbre récit de Waterloo dans la Chartreuse de Parme, il vante « le sens épique, l'intelligence » de son auteur, il admire « cette action immense, terrible, lugubre et magnifique ».

Des années se passent encore... Emile Zola vient d'être frappé à mort. Désigné par la voix unanime, c'est Anatole France qui doit rendre au grand homme qui vient de disparaître, le suprême hommage. Devant ces cent mille hommes rassemblés autour de sa tombe, en face du monde entier qui lira le lendemain cette

solennelle harangue, en face de la postérité qui en conservera le souvenir, il a le sens de sa responsabilité, de la gravité de sa tâche :

« L'oeuvre littéraire de Zola est immense. Lors« qu'on la voyait s'élever pierre à pierre, on en me« surait la grandeur avec surprise. On admirait, on « louait, on blâmait. Louanges et blâmes étaient « poussés avec une égale véhémence. On fit parfois « au puissant écrivain (je le sais par moi-même) des « reproches sincères et parfois injustes. Les invectives « et les apologies s'entremêlaient. Et l'œuvre allait « grandissant... Aujourd'hui qu'on en découvre dans « son entier la forme colossale, on reconnaît aussi « l'esprit dont elle est pleine. C'est un esprit de bonté, « Zola était bon. Il avait la grandeur et la simplicité « des grandes âmes. Il était profondément moral. » N'est-ce pas là, plus qu'une amende honorable, mais le cri, la libération d'une conscience ? On le sent bien au battement intérieur de la phrase, à cet accent qui ne trompe pas. Et il s'agit du même homme que, quinze ans plus tôt, le même Anatole France accusait, à propos de La Terre, d'avilir l'humanité, d'insulter à toutes les images de la beauté et de l'amour, de nier tout ce qui est bon et tout ce qui est bien ! Quel retour et quelle revanche ! Et l'homme, l'homme de qui il avait osé dire « qu'il est un de ces malheureux dont on peut dire qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés », il s'incline devant lui, il le vénère, que dis-je, il l'envie. Et il conclut :

« Ne le plaignons pas d'avoir enduré et souffert. « Envions-le. Dressée sur le plus prodigieux amas « d'outrages que la sottise, l'ignorance et la méchan« ceté aient jamais élevé, sa gloire atteint une hau« teur inaccessible. Envions-le, il a honoré sa patrie « et le monde par une:œuvre immense et par un grand « acte. Envions-le, sa destinée et son cœur lui firent

« le sort le plus grand : Il fut un moment de la cons-

« cience humaine. »

Si nous nous plaçons sur le plan héroïque, ou même strictement humain, existe-t-il quelque chose de plus pathétique, de plus profondément émouvant que cette suprême abjuration d'Anatole France ?

CHAPITRE VIII

UNE PALINODIE D'OCTAVE MIRBEAU. — FERDINAND BRUNETIÈRE CONDAMNE LA « DÉTESTABLE RHAPSODIE DE M. ZOLA ». — IYE PERSONNAGE DE « JÉSUSCHRIST », QUI FAIT SCANDALE, SATISFAIT UN « GOUT NATUREL A LA RACE » ET AMUSE LA GALERIE. — I^A VIE SEXUELLE DANS La Terre ET LE PANTHÉISME D'EMILE ZOLA.

Cependant, la tempête autour de La Terre n'a pas cessé de souffler. Les anathèmes succèdent aux invectives et l'on est quelque peu surpris de voir Octave Mirbeau, un admirateur de Zola, qui devait, par la suite, lui revenir et lui rester fidèle, faire chorus avec les Albert Rogat de L'A utorité, les L. Derôme du Moniteur Universel, les Simmias de la Gazette de France, sévères censeurs de la moralité littéraire aux noms depuis longtemps oubliés, ou même avec Emmanuel Arène qui, dans la République Française, surnomme le romancier un « saint Jean Bouche d'Egout ». Mais Mirbeau avait, lui aussi, l'idée d'écrire un roman sur les paysans où il se proposait de célébrer ses vertus. Or, à son avis, l'auteur de La Terre était passé à côté de ce « paria stoïque » sans le voir et « sans l'avoir compris, ni aimé » ; il déniait donc à son livre « la portée sociale que d'aucuns voudraient lui attribuer », il y voyait « une œuvre d'imagination douteuse, une

fantaisie d'artiste mal inspiré » 1. Est-il besoin d'ajouter que Mirbeau n'écrivit jamais son roman à la gloire des paysans ? Quant aux silhouettes qu'il nous a laissées de ceux-ci, elles nous paraissent d'une outrance caricaturale et forcenée.

Zola n'attacha pas grande importance à cette palinodie. Il répondit à Mirbeau : « Me permettez-vous de m'entêter dans mon œuvre. Je maintiens absolument la moyenne de ma vérité. Chacun me jettera « son » paysan à la tête. Pourquoi, seul, le mien seraitil faux ? Je suis allé à la source, croyez-le, autant que vous. » Il rappelait l'accueil fait à L'Assommoir, puis le revirement qui s'ensuivit : « J'espère que l'aventure va se reproduire pour La Terre. Les conditions sont identiques... »

Ce revirement, Ferdinand Brunetière 2, lui-même, semblait le redouter, lorsqu'il accablait de son argument massif, s'appesantissant en longues pages compactes de la Revue des Deux-Mondes, la « détestable rhapsodie de M. Zola ». Le volume n'avait toujours pas paru (il ne devait sortir que le 10 décembre 1881), mais l'occasion lui paraissait trop belle de proclamer la « banqueroute du Naturalisme ». Il dénonçait en termes dont il avait usé déjà, maintes et maintes fois, les mêmes défauts que dans Germinal, dans Nana, dans L'Assommoir. « Combien se déchaînent contre

La Terre, constatait-il, qui, hier encore, admiraient

Germinal et ceux-ci se hâteront de retourner à M. Zola si demain La Terre passe en nombre de mille, PotBouille, L'Assommoir ou Nana 1 »

« Manger, boire et le reste, il ne se passe guère autre chose dans les quatre-vingt-quinze feuilletons que

1. Octave Mirbeau : Le Paysan. (Le Gaulois, 21 septembre 1887).

2. Ferdinand Brunetière : (La Revue des Deux-Mondes, iar septembre 1887).

j'ai lus de La Terre ; « le reste » surtout en remplit des colonnes entières. » Et Brunetière de s'indigner, de crier au romancier qu'on n'ava;t jamais poussé aussi loin l'obscénité et l'indécence, « de lui rappeler, enfin, qu'il écrivait pour des bourgeois », lesquels demandent à être respectés !

Il n'en faut pas douter, tout ce beau vacarme, tout ce charivari répondait surtout aux flatuosités et aux tonitruances dont ce maraudeur et braconnier de Hyacinthe Fouan dit Jésus-Christ se montrait à la fois si fier et si prodigue. Les canonnades de F extroupier d'Afrique étaient à l'origine du scandale. Brunetière reconnaissait, d'accord avec Sarcey, que c'est là, hélas ! l'élément comique qui, « avec les plaisanteries sur les maris malheureux, restait parmi les plus populaires et les plus universellement appréciés au pays de Rabelais. » Tout prouvait, en effet, que dans ce tintamarre, il y avait beaucoup plus d'amusement que d'indignation. « Après l'ode à Priape, c'est l'hymne à Crépitus, mieux c'est l'Epopet, le pet épique », s'écriait un journaliste de l'Evénement ». On aurait dit vraiment que les facéties de ce personnage anecdotique qui devaient inspirer à Caran d'Ache une série de petites vignettes qu'il intitula « Variations sur la Terre » 1 flattait au fond « un goût naturel à la race ».

Edmond Lepelletier lui-même prenait la chose au sérieux. « 1/auteur, écrivait-il, dans L'Echo de « Paris, a traité l'infirmité de son rustre, comme « Camoëns décrivant l'ouragan de Ludades, comme « Virgile sa tempête de l'Enéïde. Le naturalisme est « ici fort loin de la nature. Il est arrivé à plus d'un, « sans doute, par mégarde, faiblesse et sans gêne, de « laisser échapper une détonation comme Jésus-

i. Figaro illustré : décembre 1887.

« Christ, mais qui donc, eût-il tous les huissiers de « France ou de Navarre à ses trousses, eut pensé à l'aide « de cette artillerie que chacun porte en soi, mettre « en fuite le plus poltron de ces corbeaux ou même « effrayer les moineaux pépiant dans les branches. » Dans la création de ce personnage rabelaisien qu'est le « pétomane » de La Terre, il fallait voir, non seulement l'introduction comique d'un thème de farce primitive et populaire, destiné à égayer de sa grosse note joviale les péripéties d'un roman par ailleurs si âpre et si sombre ; mais il ne fallait pas lui attribuer, comme l'a dit Paul Souday,plus d'importance qu'à un « défi d'école », à l'une de ces gageures, comme Victor Hugo s'en est souvent permises, et que l'on doit pardonner aux bons géants. Quand l'auteur de La Terre amplifiait les pétarades de son braconnier, emplissant la vallée de l'Aigre, il n'exagérait peut-être pas autant qu'on était tenté de le croire. Pan ! Pan ! Dans sa pensée, cet ahurissant bombardement visait plus loin que l'infortuné huissier de Cloyes. Il visait les sycophantes de la critique, tous les petits Clément Vautel de l'époque, la multitude des gazetiers médiocres, faux apôtres du bon goût et de l'hypocrite morale qui, depuis des années, le couvraient de leurs insultes et aboyaient après ses chausses. « Jésus-Christ » n'était, en somme, qu'un cousin germain de la Mouquette. Le hourvari qui accueillit ses innocentes canonnades ne prouvait-il pas que, par delà les plaines, elles avaient été entendues jusqu'à Paris et qu'elles avaient atteint leur but ?

Mais il y a surtout dans La Terre un grand leitmotiv qui emplit les pages et qui les soulève. Cela rappelle cette sorte de tempête panique qu'avait ressentie

Rubens quand il peignait en pleine pâte, emportés dans un rythme irrésistible, les couples de sa Kermesse. Ce grand leitmotiv, c'est celui de l'amour physique, le chant des forces obscures de la chair : il roule à travers les épisodes du livre et il finit par étendre son frisson sur toute la surface des campagnes ; il souffle sur les vagues onduleuses des blés, entraînant tout, les bêtes, les hommes et les choses, et il n'est autre, peut-être, que l'éternelle et profonde palpitation de l'antique Cybèle. Il éclatait, cet hymne, avec je ne sais quelle simplicité candide, une sorte d innocence biblique dont on ne sembla pas avoir compris tout d'abord le sens, ni l'ampleur.

On ne peut imaginer les controverses égrillardes auxquelles se complurent, alors, nombre de plumitifs excités, au nom de la bienséance et de la morale outragée. On s'insurgeait contre des épisodes comme celui de Françoise conduisant la Coliche au taureau. On s'indignait de cette admirable peinture de la fenaison où le désir des faucheurs et des filles s'exalte sans pudeur dans l'odeur de la terre chaude et la griserie qui monte des herbages. On vitupérait contre l'accouchement de Lise. Quel festin pour ces bons apôtres, décidés à ne voir dans le roman que des culbutes et des troussages !

Désireux de se disculper du grief qu'on lui faisait d'avoir donné trop d'importance à «l'acte de chair», Zola protesta auprès de Philippe Gille de l'honnêteté de ses intentions. L'épisode de la vache et du taureau qui offusquait tant de gens susceptibles, il l'avait pris à un bas-relief antique, puis, élargissant le débat, le maître de Médan déclarait :

« Si un roman doit être écrit uniquement pour la « société dans laquelle on vit, s'il doit se conformer « à ses règles, ne blesser aucune des convenances ad« mises, j'ai tort. Mais si un roman est une œuvre de

« science et d'art s'adressant à l'humanité tout en« tière, au-dessus du moment et du code social, visant « à un absolu de vérité, j'ai raison. Les convenances « n'existent pas pour moi. Jamais je ne tiens compte « du pacte mondain et du public, parce que l'œuvre « lui est supérieure et le dépasse...

« J'ai souvent déclaré que je ne comprenais pas, « en art, la honte qui s'attache à l'acte de la généra« tion, aussi ai-je le parti-pris d'en parler librement, « simplement comme d'un grand acte qui fait la vie, « et je défie qu'on trouve dans mes livres une excita« tion au libertinage. C'est comme pour l'accouche« ment que vous me reprochez, j'estime qu'il y a là « un drame aussi saisissant que celui de la mort.

« Nous avons cent morts célèbres en littérature.

« Je m'étais promis de tenter trois accouchements, « les couches criminelles et clandestines d'Adèle dans « Pot-Bouille, les couches tragiques de Louise dans la « Joie de Vivre et je viens dans La Terre de donner « les couches gaies de Lise, la naissance au milieu « des éclats de rire. Ceux qui m'ont accusé de salir « la maternité n'ont rien compris à mes intentions. « Oui, le paysan, si sa femme et sa vache sont grosses « en même temps, s'inquiétera plus, peut-être, de la « vache. Allez-y voir ! Quant à l'acte de génération, « j'ai au contraire cherché à le relever en le traitant « d'une façon simple et biblique. Comme tout ce « qui est vrai, j'ai voulu, je le répète, le faire entrer

« dans la littérature 1. »

Sur ce point-là, il n'est pas douteux qu'Emile Zola, depuis longtemps, a gagné son procès. On reconnaît, désormais, qu'en abordant dans ses œuvres, avec une si libre franchise, et pour la première fois,

i. La Terre et Emile Zola, interview avec Emile Zola, Le Figaro

16 novembre 1887. v

l'étude de la sexualité, il a renouvelé et élargi la littérature romanesque. Il y avait même chez lui, autre chose qu'un esprit de réforme esthétique, on devine une intention d'ordre moral, celle de réhabiliter des fonctions et des organes que jusqu'alors on revêtait d'un injuste opprobre. Dans ses peintures âpres et rehaussées de La Terre, on devine déjà l'évangéliste de Fécondité qui prêchera la religion de la vie.

Ici encore, l'immense apport du maître écrivain apparaît indéniable. « Un romancier du xxe siècle, pouvait écrire récemment M. Georges Duhamel1, s'il n'est point ingrat, doit chaque jour remercier et bénir Emile Zola » et, en disant cela, M. Duhamel faisait allusion surtout à « cette frénésie de tout peindre, de tout dire, de projeter sur tout une lumière aveuglante, une lumière qui semble supprimer jusqu'à l'idée du mystère ».

En 1911, Camille Lemonnier, le célèbre écrivain belge qui présidait, cette année-là, le pèlerinage de Médan, ne faisait-il pas allusion aux polémiques éteintes de la Terre, lorsqu'en ces termes, il formulait :

« Simpliste jusqu'à la témérité, Zola exprime la « vie en ces formes simples, excessives et redoutables. « Toute une partie de son œuvre est basée sur le péché « des races, les maléfices de la femme, le déchaîne« ment des bas instincts, l'espèce de folie furieuse « d'une ménagerie aux ruts convulsés et elle s'en

« suscite terrible comme dans la Bible et le drame

« antique... Qui donc a parlé d'érotisme à propos « d'un tel esprit, penché, d'une si anxieuse curiosité « sur le problème de l'homme. La volupté même chez « Zola, se couronne des fleurs noires de la mort. Elle « est la lutte et la douleur... »

1. Georges Duhame. : Introduction au roman familier, Conferencia,

15 novembre 1936.

CHAPITRE IX

UN ARBITRAGE DE FRANCISQUE SARCEY SUR LA VÉRACITÉ DES « PAYSANS DE LA BEAUCE ». — LE VOCABULAIRE DE La Terre. LES PAYSANS DE BALZAC COMPARÉS A CEUX DE ZOLA. A QUI DES DEUX GRANDS ROMANCIERS DU XIXE SIÈCLE PEUT-ON REPROCHER D'AVOIR CALOMNIÉ LE TRAVAILLEUR DES CHAMPS ? — LA « PSYCHOLOGIE » DANS LES « ROUGON-MACQUART ».

Emile Zola ne restait pas insensible au reproche que lui adressaient avec tant de compétence et d'esprit les représentants de la presse boulevardière, d'avoir mal vu le paysan de la Beauce. Il pensa donc à solliciter là-dessus le témoignage de Francisque Sarcey qui était originaire de ce pays et y avait passé sa jeunesse. En effet, le père de Francisque Sarcey était maître de pension à Dourdan, établissement privé qui tenait à la fois de l'école primaire supérieure et du collège communal, et les élèves qui y fréquentaient étaient en grande partie des fils de cultivateurs des environs.

Dans sa réponse, le prudent et malicieux Sarcey commençait par prendre quelques précautions oratoires. « Il n'était pas de ces gens, déclarait-il, qui

i. La France, 3 décembre 1887.

s'en vont criant partout que Zola est un homme fini ». Il reconnaissait que « son ouvrage était construit d'une main très robuste » et il admirait « la grandeur shakespearienne qu'atteint, parfois, le personnage du vieux Fouan », mais son avis, comme toutes les sentences d'arbitrage, resta très mitigé. On y sentait surtout le désir de ne se point compromettre et l'euphémisme y était pratiqué de main de maître. Les paysans qu'il avait connus dans son enfance « étaient très regardants ». « C'est un mot du pays, expliquait-il, qui dit moins qu'avares et qu'âpres au gain, qui marque seulement une méticuleuse attention sur l'argent qu'on donne. Sur ce point

M. Zola a bien vu et nos souvenirs concordent ». Mais pour le reste, les deux hommes n'étaient plus d'accord. Les fermiers formaient en Beauce une aristocratie. Sarcey affirmait que « tous ces fermiers étaient instruits, parlaient un français excellent où se mêlaient naturellement quelques expressions de terroir, qu'ils avaient des mœurs honnêtes, le langage décent et que c'étaient des gens comme il faut ».

Ici, la confusion est visible : les fermiers riches et instruits qu'avait connus Francisque Sarcey ne présentaient aucune similitude avec les Fouan, ni avec les paysans décrits dans La Terre, lesquels sont de petits possédants, cultivant misérablement leurs maigres terres et qu'on appelle, dans le langage du crû, des « haricotiers ». Les fermiers de Sarcey « qui formaient une aristocratie » semblent plutôt de la même famille que Hourdequin, personnage en qui le romancier a voulu incarner le grand cultivateur. Or, celui-ci, orgueilleux, autoritaire, distant envers tous, malgré ses amours ancillaires, ne cesse jamais d'avoir l'allure décente d'un « monsieur ». Enfin, Zola aurait pu rétorquer que, en 1867, ce prolétariat de la glèbe qui composait la plupart des habitants

de Rognes, n'envoyait pas ses enfants faire leurs études à la ville voisine.

Les personnages de La Terre usent-ils, vraiment, d'une loquacité aussi crue et aussi brutale que le disait Sarcey ? Telle n'était pas, en tout cas, l'opinion de ce « Beauceron de Chartres », dont on retrouve la lettre dans le dossier du roman, à la Bibliothèque nationale ; celui-ci écrivait au romancier pour le blâmer, de faire parler ses paysans « comme des maîtres d'école », et il leur reprochait, au contraire, leur vocabulaire « trop correct » 1. Les expressions vertes n'éclatent jamais que dans le dialogue sous forme de jurons pour ponctuer un geste, et l'on sait d'autre part, que dans La Terre comme dans Germinal, le romancier s'est volontairement abstenu de faire apparaître dans le contexte, qui demeure d'une forme toujours littéraire, les truculences patoi-

i. Cette curieuse lettre d'un « Beauceron de Chartres » à Zola est amusante à citer, ne fût-ce que pour son très spécial intérêt philologique :

« Vous avez attendu jusqu'au 7S6 feuilleton de La Terre pour accoucher de « cul terreux » qui est un mot bien beauceron, mais qui se prononce cultâreux et qui ne s'emploie pas entre paysans.

Un habitant de la ville en parlant d'un fils de fermier qui a de la prétention dit, c'est un cultâreux, à ce mot les paysans répondent par Négociant. Un Monsieur de la Ville ou un Négociant, voilà deux gros mots.

« Une autre locution que j'attends toujours et qui est si usitée en Beauce qu'elle ne choque plus personne, c'est, j'ai faim de chier. On dit également j'ai faim de dormir, pour j'ai envie, un besoin. Depuis plus de 50 ans, les Conscrits Beaucerons au régiment sont appelés les « Faim de chier. »

« Un autre mot : c'est déviandé. Exemple : lorsque vous êtes venu l'année dernière à Chartres, au mois de Mal, vous aviez une charmante femme au bras, un peu plantureuse, un peu en viande en un mot. Eh bien un Beauceron aurait dit en la voyant : En v'là une qui n'est pas déviandée. On entend ce mot tous les jours pendant les foires. »

M. S. Bibl. nat., N° 10329, Feuillet 308.

santes. C'est ainsi qu'Emile Zola savait toujours concilier les exigences du réalisme avec les soucis supérieurs de l'art.

Nous voici, naturellement conduits à examiner dans quel sentiment, Emile Zola avait entrepris son étude du paysan. Il n'y a aucune raison pour qu'il l'ait entreprise avec un autre esprit que celui qui l'avait guidé précédemment dans son enquête sur l'ouvrier, quand il écrivait L'Assommoir ou Germinal. Ce fut dans un esprit de commisération et de justice. Plus tard, lorsqu'on l'accusa d'avoir calomnié le travailleur de la terre, ce jugement fut dicté par l'exagération de la politique partisane, bien plus que par le vœu d'une équitable critique.

Assurément, un Buteau que l'amour immodéré de la propriété, que la passion de posséder et que la cupidité exaspérée entraînent jusqu'à la rage criminelle, nous apparaît comme un damné de la glèbe ; en lui s'accumulent les atavismes d'un Caïn préhistorique. Par ailleurs, on constate dans cette tribu des Fouan une multitude de travers, de lâchetés, et de petites misères et même de certains vices, rassemblés là en quelques individus, et qui sont moins apparents, moins sensibles, lorsque nous les retrouvons éparpillés dans l'ensemble de l'âme paysanne. Mais c'est le droit du romancier moderne, comme ce fut le droit du tragique grec ou shakespearien, d'agglomérer les caractéristiques éparses, communes à des collectivités, en des types représentatifs. Un oedipe, un Shylock, un Goriot sont nés de cet artifice. Or, a-t-on jamais songé à se servir d'un type romanesque ou dramatique pour tenter d'incriminer l'ensemble de la catégorie sociale, qu'il a l'intention de résumer. Tel est, pourtant, le procédé de dénigrement dont on a usé contre l'auteur de la Terre.

Parce que, dans La Bête humaine, le sous-chef de

gare Roubaud assassine par jalousie un vieux magistrat, devons-nous en induire que la criminalité est particulièrement élevée, en France, chez les employés des chemins de fer ? Quand il composait Tartarin, son auteur avait rassemblé en une figure synthétique et fantaisiste toutes sortes de ridicules et de défauts communs au méridional. Cependant, quels sont ceux de ses compatriotes qui peuvent, pour cela, reprocher sérieusement à Alphonse Daudet d'avoir médit de sa petite patrie ? Il y a dans la Puissance des Ténèbres de monstrueuses histoires et qui demeurent d'une incroyable sauvagerie, entre autres une affaire d'infanticide à faire dresser les cheveux sur la tête. Or, nous n'avons jamais ouï-dire que Léon Tolstoï avait insulté les paysans russes qui furent pourtant ses modèles, ni qu'il avait ravalé l'âme slave.

Chez nous, avant Zola, on ne compte guère que Balzac qui ait étudié d'une manière sérieuse la psychologie paysanne ; et il faut convenir que l'illustre auteur de la Comédie Humaine s'est montré pour le peuple des campagnes d'une sévérité parfois cruelle. Dans plusieurs livres de Balzac, l'homme de la terre apparaît incidemment, comme le Médecin de Campagne ou Le Curé de Village, mais c'est dans les Paysans qu'il tient le premier rôle.

Cette œuvre de Balzac qui est loin de présenter l'ampleur encyclopédique de La Terre, apparaît plutôt comme le développement d'une thèse sociale, limitée à un moment historique. Chacun sait que les Paysans ne sont autre chose qu'un épisode de la lutte engagée sous la Restauration par le journalier, le métayer, le petit fermier, contre la bourgeoisie terrienne qui se reconstitue et veut reconquérir ses anciens privilèges. La grande propriété est représentée par le général de Montcornet de qui le domaine est guetté comme une proie par la paysannerie envi-

ronnante. Et quel portrait va nous faire de cette race paysanne, Honoré de Balzac, adversaire du code civil, partisan du droit d'aînesse et défenseur de l'ancien régime ?

Dans sa préface, il dénonce « la conspiration permanente de ce que nous appelons encore les faibles contre les forts, du paysan contre le riche », et il se propose de nous dépeindre le paysan qui rend le code inapplicable, « cet infatigable sapeur, ce rongeur qui morcelle et divise le sol », élément insocial créé par la Révolution « qui absorbera quelque jour la « bourgeoisie comme la bourgeoisie a dévoré la noblesse ».

D'après Balzac, les paysans dans leur vie domestique se laissent aller à leurs passions, les enfants sont pour eux des capitaux et l'intérêt est leur seul mobile. « Ils n'ont en fait de mœurs aucune délicatesse... » L'homme absolument probe et moral est dans leur classe une exception. « Ils ne se demandent pas si une action est légale ou immorale », mais si elle est profitable et leur existence les rapproche de l'état sauvage.

On pourrait multiplier les citations, tout le roman est basé sur « la haine vivace et venimeuse, chaude et agissante du prolétaire et du paysan contre le maître et contre le riche ». Et tous les gens qui composent cette « basse classe », les Fourchon, les Tonsard, les Regou, étalent une rapacité sordide, une gredinerie cynique. Toute cette canaille, tous ces gueux, nous sont présentés ainsi que d'authentiques « salopards ». A la fin, ils assassinent le garde général Michaut, dont la femme meurt en apprenant ce crime. Les paysans sont sortis victorieux de la lutte, et l'auteur exhale ses regrets en constatant que l'esprit de la révolution continue à sévir.

Au temps où parut La Terre, les adversaires de Zola

se sont bien gardés de rappeler l'œuvre de Balzac. Le rapprochement aurait été par trop favorable à Zola, et l'on aurait été obligé de convenir que, de tous les portraits qui ont été tracés de la gent paysanne, celui que nous a laissé l'auteur de la Comédie humaine était le plus péjoratif et le plus noir. Car, si les paysans de Rognes nous sont montrés dans leur rudesse élémentaire, si leurs jouissances sont lourdes et grossières, s'ils sont victimes d'accidents biologiques ou sociaux, ils ne cessent jamais d'être de braves gens et, pour me servir d'une expression qui revient souvent sous la plume du maître, des « bons bougres ». Et puis, même dans leur misère physique ou morale, il y a quelque chose qui les grandit et les rachète, quelque chose à quoi Balzac n'avait pas pensé : ce sont les fins augustes de leur effort et c'est la sainteté du travail.

De bons bougres ! Ce simple mot en dit long sur la compassion de Zola. Celui-ci, assurément, observait, tel un Credo, la doctrine de l'objectivité, si chère à Flaubert, selon laquelle le romancier doit se défendre d'intervenir dans le récit. Mais qui dit objectivité ne dit pas impassibilité. Et si l'auteur des « Rougon-Macquart » s'abstient de donner son avis, il ne lui est pas possible, le plus souvent, de cacher une émotion que, malgré lui, on sent saigner et sourdre dans sa phrase.

Relisons le portrait du père Fouan au début de La Terre. Est-ce qu'on n'y perçoit pas l'accent de la sympathie et d'une commisération fraternelle : « Il était desséché et rapetissé dans un travail si dur, dans une passion de la terre si âpre, que son corps se courbait, comme pour retourner à cette terre violemment désirée et possédée... Telle parcelle représentait des mois de pain et de fromage, des hivers sans feu, des étés de travaux brûlants, il avait aimé

la terre en femme qu'on tue et pour qui on assassine. »

Et celui de cette pauvre Palmyre, vieille avant l'âge, créature de souffrance et d'abnégation, avec ses yeux de bonne chienne qui s'éreinte à des besognes d'homme et qu'on trouve allongée, la face au ciel, les bras en croix, « crucifiée sur cette terre qui l'a usée si vite à son dur labeur et qui l'a tuée ».

Ah ! qui donc a prétendu que les Naturalistes méprisaient leurs personnages ? La chose était peut-être vraie pour certains petits médaniens et pour le menu fretin de l'Ecole. Mais, chez Zola, tous ses personnages, depuis la Miette de la Fortune des Rougon jusqu'à la Clotilde du Docteur Pascal, se lèvent pour protester contre la légèreté et l'injustice d'une pareille allégation.

Prétendre que Zola, dans La Terre, n'a pas compris le paysan, n'a pas compati à ses souffrances est une erreur analogue.

Ceux qui formulèrent cette critique ont certainement oublié le récit que fait Jean Macquart devant les gens de Rognes, rassemblés pour la veillée, du long martyre à travers les siècles de Jacques Bonhomme. Dans la pénombre de l'étable, avec les réflexions qui l'interrompent, ce sont des pages d'une émouvante et simple grandeur, à la Michelet.

La passion ardente et tenace pour le sol et pour le sillon, c'est elle qui dressera les uns contre les autres ces femmes et ces hommes de la même famille et les poussera à se heurter comme des Atrides. Mais c'est elle aussi qui en fait la race forte, attachée à l'argile natale, à la maison si pauvre qu'elle soit, la race rebelle à l'appel des villes, qui reste l'inépuisable réservoir des générations de demain.

Ce qu'a négligé de voir Balzac et ce qu'a senti Zola, c'est l'état d'anxiété, de perpétuelle angoisse,

dans lequel vit l'homme de la terre, et là réside non seulement l'excuse de ses travers, mais aussi sa raison d'être. La nature peut lui être aussi bien hostile que propice. Il n'existe pas à ses yeux un élément qui ne représente un danger. La pluie ou le vent, la grêle ou la sécheresse constituent pour lui des menaces redoutables. Il suffit d'un orage pour que la récolte soit perdue et que périsse en une heure le fruit d'une année de labeur.

Le paysan reste hanté par la peur de maladies inconnues, de lèpres mystérieuses qui déciment le bétail, qui tuent les plantes et détruisent les récoltes.

Il se sent chétif et isolé au milieu des forces sournoises qui l'environnent. Si la moisson est trop opulente, c'est la mévente, et si elle est mauvaise, c'est la misère et la ruine. Rien ne rompt la monotonie de ses jours, sinon les changements des saisons, mais, de ces saisons, il ne ressent ni le charme ni la caresse. Le calendrier lui impose sa cadence exclusivement utilitaire. Insensible à la beauté des paysages et des heures, il n'y voit que des variations climatériques qui se traduisent par des réflexes inconscients presque physiques, la tyrannie du rut, les flambées du désir et des pâmoisons. Parler, pour lui, n'est pas un plaisir et il demeure laconique ou taciturne, présentant à l'étranger sa face énigmatique, comme s'il craignait de dévoiler sa rêverie obscure et comme s'il comprenait l'inutilité de la parole humaine, qui paraît plus infime et plus vaine dans l'étendue des grands espaces.

De cette compression, de cette timidité sauvage naît la violence de ces instincts, dont l'auteur de La Terre nous a tracé la puissante et inégalable peinture.

Lors de la publication de ce livre, quand on lui reprochait d'avoir insisté sur « l'animalité humaine » de ses personnages, Emile Zola aurait pu rappeler

que Jules Lemaître avait prononcé le même jugement à propos de Germinal et il lui eut été facile de répondre dans les termes mêmes de la lettre qu'il écrivait, deux ans plus tôt, à l'auteur des Contemporains :

« Vous mettez l'homme dans le cerveau 1, je le « mets dans tous ses organes. Vous isolez l'homme « de la nature, je ne le vois pas sans la terre, d'où « il sort et où il rentre. L'âme que vous enfermez dans « un être, je la sens épandue partout, dans l'être et « hors de l'être, dans l'animal dont il est le frère, «dans la plante, dans le caillou. Et j'ajoute que je « crois aussi avoir fait la part de tous les organes, « du cerveau comme des autres. Mes personnages « pensent autant qu'ils doivent penser, autant que « l'on pense dans la vie courante. Toute la querelle « provient de l'importance que vous donnez à la « fameuse psychologie, celle que j'ai voulu avoir, celle « de l'âme rendue à son rôle dans le vaste monde, rede« venue la vie, se manifestant par tous les actes de la

« matière... »

i. Emile Zola : Œuvres Complètes. Correspondance, p. 684.

CHAPITRE X

L'APAISEMENT SE PRODUIT DÈS LA PUBLICATION DU LIVRE. — L'OPINION DE STÉPHANE MALLARMÉ. — UNE ADAPTATION THÉATRALE DU ROMAN. — LA SURVIE DE La Terre.

C'est seulement dans la dernière quinzaine de novembre que La Terre parut enfin en librairie et, dans une lettre qu'il adressait à J. Van Santen Kolff, le 30 octobre 1887, l'auteur expliquait les raisons de ce retard :

« Je rentre seulement à Médan après une absence de deux mois et je me hâte de vous répondre. J'ai passé six semaines charmantes à Royan, mais beaucoup d'ennuis en dehors de la littérature, m'attendaient à Paris, ce qui m'a gâté un peu mes vacances.

« Si La Terre n'a pas paru et ne paraîtra que le 15 novembre, c'est tout simplement que le volume n'est pas prêt. J'ai été pris de grandes paresses, j'ai traîné pour les corrections littéraires que j'ai l'habitude de faire sur les feuilletons et c'est ainsi que les épreuves sont restées sur ma table de travail.

« Je n'étais pas fâché d'autre part de laisser un peu de calme se faire, avant de lancer le volume. Jamais je n'ai eu l'idée d'écrire une préface. Mon livre se défendra tout seul et vaincra, s'il doit vaincre.

J'en suis content, je crois qu'un retour d'opinion se produira en ma faveur.

«... Mais c'est effroyable le nombre d'articles qui a paru. Ah ! qu'ils sont bêtes ! Je suis bronzé, jamais je n'ai été aussi calme et aussi gai que pendant cette bagarre imbécile ».

Le fait est que le lancement du volume se fit dans une atmosphère apaisée. Le livre paru, chacun pouvait le juger dans son ensemble et non plus sur des particularités, dont on avait, à plaisir, exagéré l'importance. Tel détail qui avait été grossi, quand il n'était pas dénaturé, se retrouvait mis à sa place, fondu dans le dessin général de l'ouvrage ; celui-ci par sa structure puissante, par la forte et saine poésie dont il était débordant, imposait le respect, forçait l'admiration. De ces diatribes encore chaudes, le public devinait l'injustice et reconnaissait la vanité.

On retrouve la trace de ce sentiment dans les lettres que recevait Emile Zola en réponse à ses envois d'auteur. Chez les uns comme chez les autres, on perçoit comme un regret ou une excuse d'avoir pu mal juger La Terre par ouï-dire ou sur une impression hâtive. Mais, entre tous les témoignages qui parvinrent alors au romancier, il en est un qui présente une importance particulière. C'est une lettre de Stéphane Mallarmé, où le maître du symbolisme donne sur l'œuvre nouvelle du grand écrivain naturaliste un avis qu'illumine la plus intuitive clairvoyance :

« J'ai été très sensible à l'envoi du livre, et comme

« c'est tard que je vous le dis.

« Le double trait génial et d'une même origine « peut-être, que vous ajoutez à l'Art, cette vie qui, « chez les personnages, va jusqu'à leur peau que nous « connaissons, et ici à travers le paysage entier cir« cule, à chaque page ; aussi le partage du type entre « beaucoup d'êtres et une foule, que vous voyez

« plus à distance et d'où serait situé le regard imper« sonnel de la Nature, je retrouve cela qui m'émer« veille, dans La Terre, toujours.

« Il ne me paraît pas que votre esprit si puissant « tout de suite et neuf ait été mieux au point, que

« dans ces dernières œuvres d'une maturité totale.

« Vous n'avez eu garde d'omettre rien de ce qui « se fait bas, l'amour divers et si épars, ou l'acte « générateur : voilà ce qui est d'une philosophie pers« picace et d'une vraie poésie. »

Déjà, lors de la publication de La Faute de l'Abbé Mouret, on avait vu ceux qui furent les premiers fondateurs du Réalisme, les Champfleury et les Duranty, rester insensibles et boudeurs, devant les florales symphonies, les épanouissements, les exubérances voluptueuses du Paradou, tandis que le roman recrutait ses plus chauds admirateurs parmi les poètes parnassiens, qui, de Banville à Mendès, ne cachaient pas leur enthousiasme. En 1887, nous assistons à un phénomène presque identique. Alors que de jeunes romanciers, issus du Naturalisme, adressent à Zola « au nom de leur respect souverain de l'art », le geste de reniement et d'anathème, c'est le partisan d'une esthétique opposée, le pur et lucide Mallarmé, qui apporte à l'auteur de La Terre, l'hommage sans réserve d'un jugement perspicace.

Dix ans plus tard, lorsque va naître sous le nom de Naturiste une nouvelle génération littéraire, celle-ci, sans le savoir, ne paraît pas éloignée de partager, vis-à-vis d'Emile Zola et plus spécialement de La Terre, l'opinion de Mallarmé. Les manifestes et les préfaces de Saint-Georges de Bouhélier sont, à cet égard, instructifs à relire. Dans l'enthousiasme de ces jeunes hommes, les truculences, les épices descriptives du Naturalisme n'entraient pour aucune part, de même qu'ils ne songeaient nullement à se révolter

contre l'apologie de l'instinct, cette conception physiologique de la vie sexuelle qui, naguère, suscitait l'étonnement ou l'indignation. Bien loin de discerner en des livres comme La Terre de l'amusement érotique ou de la spéculation grossière, ils y découvraient une innocente volonté de tout voir et de tout dire, la présence d'une poésie éparse d'où se dégageait une grandeur biblique.

Au moment dont nous parlons, la bataille littéraire autour de Zola était terminée. On avait oublié, depuis longtemps, la querelle de La T erre et nul ostracisme n'était plus visible contre ce roman fameux qui avait pris sa place au premier rang des épisodes les plus solides et les plus beaux de la série des « RougonMacquart », à côté de L'Assommoir, de Nana, de Germinal, de La Débâcle.

Au début de Ig02, au lendemain de la tempête de l'Affaire Dreyfus, lorsque M. André Antoine s'avise de représenter sur le théâtre qui portait son nom une pièce tirée de La Terre, on s'aperçoit que le revirement que, dès le début, Zola avait annoncé en faveur de son œuvre est devenu un fait accompli. La critique proteste contre cette entreprise d'adaptation dramatique en qui elle est tentée de voir un sacrilège. Le son de cloche était à peu près le même, lorsqu'on avait représenté quelques années plus tôt un opéra tiré de Salammbô et que l'on criait à la profanation d'un chef-d'œuvre. Cette fois, on invoque le prestige, la grandeur, la puissance du roman pour essayer d'accabler le découpage scénique qu'on vient de faire.

Ecoutons Catulle Mendès, quand il s'écrie : « Le « roman d'Emile Zola, quelle épopée ! Un grouille« ment d'humanité bestiale pullule sans nombre et « sans repos de l'un à l'autre horizon de la Terre ! Et la « rage des boulimies, les brutalités de la rapine, les « saletés du rut, en l'énormité de l'espace où souffle

« le grand vent, se haussent, s'élargissent, se gigan« tisent jusqu'à faire l'homme animal aussi grand « que la nature. On songe à la colossale multitude « simiesque de l'immémorial Ramayana. Et l'épopée « de Zola, en même temps, se souvient de la tragédie « de Shakespeare 1 ».

Et Mendès de conclure : « Une œuvre telle que « La Terre n'est pas de celles que l'on puisse rétrécir « entre quatre portants ».

La pièce qu'avait tirée de La Terre, Charles Hugot et Raoul de Saint-Arroman, était pourtant un arrangement intelligent et respectueux, bien supérieur à la plupart des adaptations de Busnach qui ont connu un meilleur sort. Mais le talent de metteur en scène déployé par Antoine, si merveilleux qu'il fût, pouvaitil suppléer cet art évocatoire qu'avait Zola de restituer aux choses leur goût physique, d'animer ce qui paraît inerte, de marier étroitement le paysage avec l'homme, au point que l'air qu'il respire prend une saveur charnelle. Quelque chose manquait au théâtre, la coulée magistrale du style qui charrie la vie.

Si la pièce tirée de La Terre n'eut pas le sort qu'elle méritait, ce fut pour des raisons étrangères à la littérature et à l'art dramatique. Les passions allumées par l'Affaire étaient encore frémissantes, aussi les représentations étaient-elles troublées par des bagarres entre dreyfusards et anti-dreyfusards ; ces incidents qui se renouvelaient presque chaque soir avaient leur répercussion sur la recette, et, après le trentième spectacle, on dut changer l'affiche 2.

Gabriel Signoret avait fait de Buteau une des créations les plus originales de sa carrière et Antoine

i. Catulle Mendès : Le Journal, 22 janvier 1902.

2. André Antoine : Mes souvenirs sur l'Odéon et le Théâtre Antoine, p. 189 et suivantes.

lui-même avait ressuscité d'une manière saisissante la figure du père Fouan. Le fondateur du Théâtre Libre avait toujours conservé pour le roman de Zola une prédilection particulière. C'est sous sa direction qu'un film muet fut tiré de La Terre en 1920; il contenait des tableaux magnifiques de la Beauce et fut projeté dans le monde entier avec un immense succès.

Cinquante ans ont passé depuis la publication de La Terre, et j'ai voulu parcourir cette région de la Beauce pouilleuse et du Dunois où s'était inspiré Zola, où il avait conçu et ordonné le plan géant de son poème. J'ai traversé Châteaudun dont les terrasses s'étagent au-dessus des méandres du Loir ; j'ai reconnu le joli bourg de Cloyes avec son marché aux légumes qui se tient toujours à la même place, tout pépiant du bavardage des maraîchères. J'ai traversé le ruisseau de l'Aigre qui coule vif et clair à travers les herbages et j'ai parcouru le petit bourg de Romilly.

Dans la plaine au loin, les bâtiments rectangulaires des fermes émergeaient au-dessus des blés. Le paysage était toujours le même dans l'immuable nature et, tout de suite, dans le décor qui l'inspira, on se sentait envahi par l'atmosphère du livre. Les moindres scènes du roman renaissaient avec une intensité qui tient du sortilège. Rognes, le village imaginaire, recréé par le génie de l'artiste, demeurait si vivant qu'il se substituait au village réel.

En accomplissant ce pèlerinage sentimental au pays de La Terre, je voyais d'abord l'occasion d'une enquête personnelle. Le séjour qu'avait fait, autrefois, Zola dans ces parages y avait-il laissé quelques traces et quelques souvenirs ? J'avoue qu'à ce point de vue

ma curiosité fut quelque peu déçue et je dus me convaincre qu'après un demi-siècle il était pour ainsi dire impossible de rassembler des témoignages oraux, empreints de quelque authencité.

A Châteaudun, M. le sénateur Valadier m'avait bien signalé M. Prudhomme, imprimeur et directeur du Patriote de Châteaudun, avec qui Zola aimait à s'entretenir, le soir, au café du Commerce, situé sur la grande place de la ville, lorsqu'il revenait de sa randonnée, et avec qui il faisait volontiers la partie, mais M. Prudhomme, qui ne tarissait pas en anecdotes sur l'écrivain et sur Mme Zola, venait de mourir quelques mois plus tôt, laissant à son fils la direction du journal. Quant à l'hôtel du « Bon Laboureur », il avait aussi cessé d'exister, et l'immeuble qu'il occupait, rue Gambetta, est, aujourd'hui, affecté à une entreprise commerciale.

A Cloyes, un ancien maire de la ville se souvenait très bien de Zola avec qui il s'était entretenu plusieurs fois, mais, lorsqu'on lui demandait des précisions, cet excellent homme était obligé d'avouer les défaillances de sa mémoire.

Par contre, un souvenir qui est resté très vivant dans l'esprit de la population de Cloyes et de celle de Romilly, est celui des prises de vues faites par Antoine et par sa troupe pour le film qui fut tourné après la guerre. Pendant un an, à chaque saison, des bandes d'acteurs et d'opérateurs, de figurants et de figurantes transportés en cars, débarquaient à l'hôtel Saint-Jacques, emplissant le petit bourg et les campagnes environnantes d'un tumulte inaccoutumé. Ce fut vraiment pour les gens du pays un événement, et un événement qui contribua beaucoup au prestige et au rayonnement de La Terre dans la région.

Mais quelque chose importait surtout. N'était-il pas intéressant de connaître, sur les personnages

mêmes du livre, l'opinion des enfants et des petitsenfants de ces paysans qui leur avaient jadis servi de modèles ? A cet égard, mon attente fut satisfaite, et je puis dire que, dans ce coin de Beauce, l'œuvre d'Emile Zola est restée très populaire. On en connaît les détails et on en cite volontiers les épisodes. La fiction en est si vivante qu'on la- mêle très souvent à des histoires réelles. C'est ainsi que, dans un modeste ménage de Cloyes, quelqu'un m'a dit avoir très bien connu le père Fouan qui habitait le village très proche de Montigny ; or, nous savons que le personnage du vieil homme n'a jamais été un type pris sur le vif, mais une création imaginaire où le romancier avait rassemblé les caractéristiques essentielles observées en des individus différents. Dans un autre hameau, un cultivateur a reçu le surnom de Buteau. A Châteaudun, enfin, on m'a montré dans la rue le petit-fils de Jésus-Christ, un gaillard de Romilly qui venait même d'avoir des démélés avec la police correctionnelle. Et le fait est d'autant plus amusant que celui qui portait ce sobriquet, devenu fameux par la suite, avait réellement vécu, autrefois, à Médan.

Ainsi, par un phénomène mental qui ne laisse pas de paraître étrange, je retrouvais amalgamés par l'imagination populaire des souvenirs inspirés par le livre et des épisodes véridiques. Les héros romanesques sont devenus aussi familiers que des figures réelles ; on vous les nomme et on vous les désigne comme s'ils étaient vraiment des créatures vivantes que l'on peut rencontrer tous les jours.

Ne peut-on pas distinguer là un de ces signes à quoi l'on reconnaît la puissance et la pérennité d'un chefd'œuvre. J'ajoute que, nulle part, dans la contrée, je n'ai rencontré de ressentiment à l'égard de l'auteur de La Terre et si, parmi les gens que j'ai interrogés, personne ne songe à se reconnaître dans le livre,

chacun y découvre bien volontiers et non sans malice le portrait de son voisin. Bien plus, ces gens de la Terre semblent savoir gré à Zola d'avoir peint le tableau rude et grandiose de leur existence, et, chez presque tous, on sent comme un sentiment d'inconsciente gratitude envers un écrivain universellement célèbre d'être venu, là, au milieu d'eux, les observer sans flatterie, pour essayer de les comprendre.

Cinquante ans ont passé depuis la publication de La Terre, et l'on peut dire que, de tous les romans d'Emile Zola, celui-ci est le plus lu, dépassant de beaucoup ceux qui avaient atteint les éditions les plus nombreuses, Nana et La Débâcle. Chef-d'œuvre, dont la réputation est universellement reconnue, qui donc penserait à s'effaroucher, aujourd'hui, de ses audaces réalistes ? Nous en avons vu bien d'autres! Bien plus, maintes pages du livre, celles qui furent écrites à la gloire des travaux et de la campagne sont devenues classiques. Pour leurs qualités anthologiques, on les propose en modèle à la jeunesse, et c'est là vraiment, une revanche singulière à laquelle n'avait même pas pensé Zola. Elles figurent dans la plupart des manuels scolaires de lecture. Quel est l'écolier qui ignore les « semailles en Beauce » : « Jean, ce matin-là, un semoir de toile bleue noué sur le ventre... », et le tableau de Buteau regardant la pluie tomber, et « la grêle » et le chapitre de la moisson où l'on retrouve, selon l'expression d'Edouard Herriot, « le frisson d'Hésiode et le lyrisme de Lucrèce ».

Cinquante ans ont passé. Qui donc songerait à contester sérieusement la valeur magistrale de La Terre ? Au contraire, chaque jour, semble prévaloir l'avis d'un Heinrich Mann, lorsqu'il voit dans ce grand livre, le roman essentiel et peut-être culminant de l'épopée zoliste, l'une de ces œuvres qui auront, selon son expression, contribué à élargir « le royaume de l'homme ».

FIN

TABLE DES NOMS DE PERSONNES

CITES DANS L'OUVRAGE

A

ALEXIS (Paul), 12, 24, 25. ANTOINE (André), 71, m,

112.

ARÈNE (Emmanuel), 91.

B

BALZAC (H. de), 24, 34, 84, 98,

102, 105.

BANVILLE (Th. de), 110. BARRÉS (Maurice), 83. BAUDRILLARD, 21.

BAUER (Henry), 72. BILLAUD (Victor), 54. BLANQUI, 25.

BONNETAIN (Paul), 66, 69, 70,

77.

BRAIBANT (Charles), 84, 87. BROUSSE, 25.

BRUNETIÈRE, 93.

BUSNACH, 112.

C

CARIAS (Léon), 87.

CASSÉ (Elie), 22, 23.

CÉARD (Henry), 32, 62, 67, 68,

69, 70, 76.

CERNUSCHI, 54. CHAMPFLEURY, 110.

CHARCOT, 65.

CHARPENTIER (Georges), 54. COPPÉE (François), 83,

D

DAUDET (Alphonse), 67, 75,

102.

DEFFOUX (Léon), 63, 76, 84. DEROME (L.), 91.

DESCAVES (Lucien), 66, 75,

78.

DETHEZ (Albert), 68. DUHAMEL (Georges), 97. DUMAS (André), 40. DUMESNIL (René), 13. DURANTY, 110.

DURET (Théodore), 54.

F

FAURE (Sébastien), 83. FLAUBERT (Gustave), 83, 104. FRANCE (Anatole), 33, 79, 80,

81, 84, 85, 86, 87, 88, 89.

G

GAUTIER (Théophile), 31. GILLE (Philippe), 95, 96. GOIGNEAUX, 21.

GONCOURT (Edmond de), 67, 69,

75.

GROSCLAUDE, 75.

GRUAU (Georges), 56. GUESDE (Jules), 24 à 29. GUICHE (Gustave), 66, 78, GUILLEMET, 60.

H

HÉBRARD (Adrien), 83. HERRIOT (Ed.), 116. HERMANT (Abel), 84.

HUGO (Victor), 94.

HUGOT (Charles), 61, II2. HURET (Jules), 79. HUYSMANS, 62, 69, 70.

J

JAURÈS, 83.

JOUY (Jules), 72, 73, 74.

K

KAHN (Maurice), 87.

L

LAFARGUE, 25.

LAVERGNE (L. de), 21.

LE BLOND-ZOLA (Denise), 16. LEMAITRE (Jules), 107. LEMONNIER (Camille), 97. LEPELLETIER (Edmond), 72, 93. LUCRÈCE, II6.

M

MALLARMÉ, 108.

MANN (Heinrich), 116.

MANN (Thomas), 40. MARGUERITTE (Paul), 66, 75. MASSART, 25.

M ASSIS (Henri), 19. MAUPASSANT (Guy), 81. MENDÈS (Catulle), no, 111. MIRBEAU (Octave), 91. MOREAU (de Tours), 65.

0

ORSAT, 69.

P

PARFAIT (Noël), 30, 31, 32.

R

RANC (Arthur), 85. REVILLON (Tony), 25. ROGAT (Albert), 91.

ROSNY (J. H.)~ 66,69,76,77.

" ROUSSEAU (J.-J.), 85.

RUBENS, 95.

S

SAINT-ARROMAN (Raoul)61, 112. SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER,

110.

SAND (MME), 84.

SANTEN KOLFF (Van), 20,41,1°8. SARCEY (Francisque), 70, 71,

98,100.,

SHAKESPEARE, 112.

SCHOLL (A.), 70.

SEILLIÈRE (Baron E.), 15. SIGNORET (G.), 112.

SOLARI (Emile), 38. SOUDAY (P.), 94.

STENDHAL, 24.

T

THYÉBAUT (G.), 23, 67. TOLSTOÏ, 88, 102, 103,104. TOULOUSE (Dr), 16, 20.

V

VALADIER, 114.

VALLÈS (Jules), 24 VILLEROY (A.), 40.

W

WAGNER (Richard), 40.

Z

ZAY (J.), 55, 59.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

TOULOUSE (Dr Edouard). — Enquête Médico-Psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la Névropathie. I. Emile Zola (Paris, Société d'éditions scientifiques, 1896).

LEPELLETIER (Edmond).— Emile Zola, sa vie, son œuvre (Paris, Mercure de France, 1908).

WITKOWSKI (G.). — Les Accouchements dans les Beaux-Arts, dans la

Littérature et au Théâtre (Paris, Masson, 1894).

Louis (PAUL). — Les Types sociaux chez Balzac et Zola (Paris, Le

Monde Moderne, 1925).

PAJOT. — Le Paysan dans la Littérature française (Paris, Société d'Editions littéraires, 1896. )

DOUCET (F.). — L'Esthétique de Zola et son application à la critique

(La Haye, 1923).

RAMOND (J. C.). — Les Personnages des Rougon-Macquart (Paris,

Fasquelle, 1901).

HURET (Jules). — Enquête sur l'Evolution littéraire (Paris, Charpentier, 1891).

DEFFOUX (Léon). — Le Naturalisme (Paris, Les œuvres représentatives, 1929).

KAHN (Maurice). — Anatole France et Zola (Paris, Lemarget, 1927). BRAIBANT (Charles). — Le Secret d'Anatole France (Paris, Denoël et

Steele, 1936).

LE BLOND-ZOLA (Denise). — Emile Zola raconté par sa fille (Paris,

Fasquelle, 1931).

ANTOINE (André). — Mes Souvenirs sur le Théâtre Antoine et sur l'Odéon (Paris, Les œuvres représentatives, 1930).

BATILLIAT (Marcel). — Maîtres des Littératures. Emile Zola (Editions Rieder, 1931).

MALLARMÉ (Stéphane). — Dix-neuf lettres de Stéphane Mallarmé à

Emile Zola avec une introduction de Léon Deffoux et un commentaire de Jean Royère (Paris, Jacques Bernard, « La Centaine », 1929). ,

XAU (Fernand). — Emile Zola (Paris, Marpon et Flammarion,

880).

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

A quand remonte la conception de La Terre ? — Médan, commune rurale. — Zola, conseiller municipal. — Le choix de la Beauce et les origines maternelles de l'écrivain. La Terre dans la série des Rougon-Macquart 11

CHAPITRE II

La méthode de travail du grand romancier. — La documentation livresque. — Les témoins et les informateurs. — Le socialisme agraire et Jules Guesde 19

CHAPITRE III

Le voyage en Beauce. — La recherche du décor. Chartres, Romilly-sur-Aigre, Cloyes, Châteaudun. — Comment Zola reconstruit le village de Rognes. — Les fermes et les marchés. — Le grand motif symphonique de La Terre 30

CHAPITRE IV

L'utilisation des matériaux. — L'Ebauche. — La « terre », héroïne de l'œuvre. — Les personnages principaux et secondaires. Leur état-civil et leur rôle. — Prédispositions physiques et mentales. — Apport dans l'épopée d'un élément comique. Concordance des travaux, des amours et des saisons 41

CHAPITRE V

Les étranges coïncidences d'un procès authentique avec certaines péripéties du roman. L'affaire Lebon. — En cours d'exécution, l'écrivain modifie son dénouement. — Les deux « morts » du père Fouan ......................... 54

CHAPITRE VI

Avant même que l'ouvrage soit terminé, commence la ba-

taille de La Terre.— Le « Manifeste des cinq » et ses dessous.

— Des lettres de Céard et d'Huysmans. — L'attitude réservée et hostile de la presse. — Brocards et couplets. —

Le maître de Médan refuse d'intervenir dans la polémique.. 62

CHAPITRE VII

Suite de la Bataille de La Terre.—L'article d'Anatole France.

— Son attitude et son jugement conformes aux sentiments

qu'il professait à cette époque. Les remords du « bon maître ». — Son revirement sur le plan littéraire annonce

et légitiment son oraison funèbre d'Emile Zola 81

CHAPITRE VIII

Une palinodie d'Octave Mirbeau. — Ferdinand Brunetière condamne la « détestable rhapsodie de M. Zola ». Le personnage de « Jésus-Christ », qui fait scandale, satisfait un

« goût naturel à la race » et amuse la galerie. — La vie sexuelle dans la Terre et le panthéisme d'Emile Zola 91

CHAPITRE IX

Un arbitrage de Francisque Sarcey sur la véracité des « Pay-

sans de la Beauce ». - Le vocabulaire de La Terre. — Les paysans de Balzac comparés à ceux de Zola. — A qui des deux grands romanciers du XIXe siècle peut-on reprocher d'avoir calomnié le travailleur des champs ? — La « psychologie » dans les « Rougon-Macquart » 98

CHAPITRE X

L'apaisement se produit dès la publication du livre. — L'opi-

nion de Stéphane Mallarmé. — Une adaptation théâtrale du roman. — La survie de La Terre 108

Bibliographie sommaire 117

Table des noms de personnes cités dans l'ouvrage ......... 119

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie R. BussiÈRE.— 29-6-1937.

ÉjHHÉk €o!W.tk>j: u r ti K SPiv' "'IVJ&

:,.& iJ; ■?■

!'.'•. H1?, :iûr-:i:,;i ,:.f<;S. ;■;!, .i ,■ ... •'. ■'\*•■■ çjfn.,

. .......... r

ii.lli [ f 1 :, ... ... ,6 ..... V -,

H ---KX G< J. nKi:.r V - ; ôtS ... •> K <:■ Yi <■ - ire ..s Pi-i >cn1' :'!i- -■ r. !.. i■■ t-ée .. » Es'f!' !.. v;...

Ail !< ^ohifce

DR ROBERT TEUTSCH. — L'angoisse humaine... ..

— Le Féminisme ... i,5 » ARCy-HENNERY. — Destin du Cinéma Français 15 % ft/KÊIÊÊt Galerie d'Histoire Lit éraire

ANTOINE ALBALAT. — Trente ans de quartier 1; tin 12 Louis AURENCHE. - J.-J. Rousseau chez M. d, Mabiy .... 15 ; LÉON BOCQUET. — Les Destinées mauvaises ........ 12 ■>

— La Commémoration des Mc ,'ts 12

SYLVAIN BONMARIAGE.— L'Amour et le Souve ,ir 12 \*

— Les Tablettes d'Alcil 15

CHARLES CABANES. — Denys Papin G s MARIE DORMOY. — La vraie Marion de Lorme. j 5 » JEAN DRAULT. — DRUMONT, La France Ju

Parole l,) y F AGUS. — Essai sur Shakespeare 12 » AMÉLIE FILLON. — François Mauriac ,. .... 18 \* LYDIA FRAZER. — La Bretagne de Charles Le ( offic 15 « HÉLÈNE FUEJLICH. — Flaubert d'après sa corwspônd\*

0 — 4», Les Amants de Mantes U » YVES GANDON. — Imageries critiques " LÉOPOLD LAC OUR. — Les maîtresses de Molière, ARMAND LE CORBEILLER. — Corneille intime ,... < » RAYMONDE LEFÈVRE. — La Vie inquiète de Pi( rre J -

CLAI.M). V:; :. ! St /A'N \ —- .ii

AMJF T- S,I-OPAÉVI.IÎÂI- .• ':•! THlF' ■: -- A.;i \* "RPVIRFC'

g uv:

Al

CkkVS -- -ii'iS Aï.. - i:;1- ■■■.■;■.. i .!.■• | i

En !': r i: JACQU;:S '!,-.;JVU. I/ilx )"VW,■■■;•■

Société Française d "Editi¡¡q,,;; ;.t.érair»:• >m. 'ï-itàfàgp

■IMIIIMHI II■ liai m

~e

| BIBLIOTHÈQUE DU HÉRISSON ÎÈ-"Oo-l j| (Format 12x 19) a\* il Luc Ai r.EROT, Le Mammouth bL-u.

æ BALKtR Personne. — En marge de la Bible. \* tg Q PnsRRB BILLOT»'Y Le Pharmacien Spirite - -Rat Bob«L n H MAGALI-BOISNARL» Maadith — L'Enfant taciturne. (£ il) BMMANI'KL B.OLIROEM La Beleba. — L'Ll"mw de l'Omb". - 5 S SUZANNE DBCALUAS... : Jerry. l:tJ B NONCE CAiU."lOVA Messaline. — lAI Libertine, T- Phryne. g] Ii) CLAUDE OHAUVNRE La Route et la Maimjn. - g æ FR&O&MC CHOPIN Lettre\* (édition coin jlète) (30 fr.) (pur fil 90 fr.) g 9 CHOBOMAN8K1 Médecitte et Jalousie (IFI fr.). {G il MAX BAIBHAUZ . L'Amour en Amérique du Sud. B 9 MAURICE BtM OMBIAUX Le Joyau de la Mitre. — Le Traité de la Table, gj Q — La dernière nuit du duc de Guise — Saint-Dodon. il 9 — Liège qui bout — Une fille de Meute. 9 If] — Numur La Gaillarde — L? A(au gré. M g 111 — LUge à la France. 03 m RENÉE DUHAN Baal 011 La MagicÍefIM PauWntIM. M S RAYMOND BSCHOUKR - Le 8Jl de La Terre. M æ VICTOR FOKBBr .. Met Aventures tous les Tropique». ' gj s G.-T. FRANCXHn Unttl de l'Armée française, M æ Tvra OANIION J(aim fondée en 18J0, • - jg Q OLAUiis GEVKL Al.... S 9 GKORflRS GRANDJI-AN L'Epopée Jaune — /.'Awwre\* lskm>. S 9 MARCEL KAMON La Fantôme». - Le. Htte Xoite. — Le Pétoi. ææ 9 — 8\*9\*» de &Uwm. — Le de Midi. m æ — Les Désaxés Q6 Ir.). g æ RENÉ-MARDÎ HmUlA ST gniat\*. — En Détresse. — PùIr. S æ — La F~w aux / Iomeut. - LeX/erfamL S æ JONCQUEL ET VAJRliKT le4 Titans du Ciel. — L'A goniedehtTent\* S m ODETTE KEUN Le Prince Tariei. — La Capitulation. "-r S Es — Dam VAurès inconntt. S 9 GÉNÉRAL KRASSNOTO L'Amazone du Désert. S æ SMjMA LAGERLOH L'Rzil4 (16 tr). S 9 ABEL MOREAU Le Fou (Prix Zola). «g a BERNARD NABONNE La Butte aux Cailles. a a MARÉCHAL PILSUDSKJ Biboula. xonvenirs d'un révoliaionwiire (15 fr.), S il — Du révolutionnaire IIU Chef d'Etat (30 fr.). S 9 JOSEPH-ÉMILE POIRIER Onagan homme rouge. S 9 ROCHAT-CENÏSE Jacques H aimai au Mont-Blanc. S 9 - Les Saisons Moittaeurdeg. S 9 IRMINE ROMANKTfR Sonson de la Martinique. H 9 THIERRY SANDRE Le Purgatoire (Prix Goncourt). — Mienne. = ® — Mousseline. — Robert-le-Diable. gj æ JACQUES SAHEL 00 jours, o., les mystères de l'escompte. ™ a CaRMITAN SÉNÉCHAL. Les grandi Courants de la Littérature française S iii coniemporaine (1885-1933) (24 fr.). gj 9 HENRYK SLKNKIEWIEZ En esclavage chez les Tartares (II) fr.). ïfj f

™ æ — Les Chevaliers Teutcniques (1000 pages 50 Ir.). S " 9 WACLAW BIRP.WEWSKI L'Amour du Samouraï (lIi fr.). — L'Eua-iion H

9 (15 fr.).

æ A. AUGUSTIN-THIERRY Un Ménage d'Aventuriers — M"\* d, Clénord. S æ PAUL-JEAN TOULET Behanziàvi,. - - S il THÊO VARLET Le Démon dans l'Ame —r Le dernier '-Satyre. S m — Auv Paradis du Hachiche — La belle Valence. æ 9 æ PAUL YNtEBOM Les Amants du Rempart. — Ttil". " æ

æ — Chutt le Hu.Ueu:t:. - Le Péché inconnu.

il H.-H. WELLS La dictature tit, Mr l'arham (15 ir.) (pnr fil 45 fr.) fi] 9 WILLY ET MIINAT£A L'Ersatz d'Amour. — Le Naufrage. æ EP FFL m s g Eieinp'airee ordinaires. 12 fr. ou 15 fr. Exemplaires sur pur fil. 30 fr. oa 4Ur. 9 ' 63 ; :.. ffl j SFFLFFLSSBEBSFFLFFISBFFLFFIIBSLIBSÉFBIBLÎOT H EQ U E NATION DE FRANÇE ^B9-^